

Elle a créé plusieurs rôles, dont celui de *Conception* dans *L'Heure espagnole* ; elle avait à cette fin retardé sa retraite à l'invitation de l'auteur, Maurice Ravel.

C'est sous la baguette même de Massenet qu'elle s'initia aux rôles de *Manon*, de *Thaïs* et de *Charlotte* ; et sous celle de Puccini, à ceux de *Mimi* et de *Tosca*.

Pauline Donalda revint à Montréal, sa ville natale, juste avant la Deuxième Grande Guerre. En 1942, elle y fonda l'*Opera Guild*, qui présenta les premières montréalaises de plusieurs œuvres, notamment trois de Mozart, *Così fan tutte*, *Il Seraglio* et *La Flûte enchantée*, le *Fidelio* de Beethoven, *L'amour des trois oranges* de Prokofiev, *Le Coq d'or* de Korsakov, *Le Consul* de Menotti et *Hansel et Gretel* de Huperdidok.

Pourquoi avait-elle choisi le nom de Donalda ? Née en 1882, elle avait été sensible à la résolution des *Donaldas*, les premières femmes admises à l'Université McGill, qui s'étaient ainsi désignées pour rendre hommage à Donald Smith, plus tard lord Strachcona.

Pauline Donalda mourut à Montréal en octobre 1970, à l'âge de 89 ans.

Marie-Catherine LONGPRÉ – Catherine de Saint-Augustin

● VRAIE FLEUR MYSTIQUE, VRAIE SAINTE...

Dans la vieille église de Saint-Sauveur-le-Vicomte, département de la Manche, en France, une plaque rappelle que *sur ces fonts a été baptisée le 3 mai 1632 la servante de Dieu Catherine Longpré, en religion, Catherine de Saint-Augustin, morte en odeur de sainteté à Québec le 8 mai 1668.*

C'est à Nantes, le 4 mai 1648, qu'elle fit sa profession religieuse devant le Père Barthélemy Vimont qui, six ans plus tôt, avait assisté à la fondation de Ville-Marie. Jusque-là, on s'était opposé à son départ pour la Nouvelle-France, vu son jeune âge. On aurait souhaité la retenir au monastère de Bayeux. *Elle est d'un beau naturel, belle humeur, bon esprit, fort agréable de visage, souriante, vertueuse et exemplaire* ; tel est le portrait qu'en faisait sa tante, fondatrice et première supérieure de ce monastère, Mère Marie-Madeleine Julien de la Hanaudière, elle aussi dite de Saint-Augustin.

Vingt-sept jours après avoir prononcé ses vœux, le 31 mai 1648, elle s'embarquait à La Rochelle, disant un adieu définitif à la France.

Elle arrive à Québec neuf ans après les premières hospitalières chargées d'y fonder l'Hôtel-Dieu, mais elle a contribué pendant vingt ans à consolider cette œuvre admirable que la duchesse d'Aiguillon, nièce du cardinal de Richelieu, a prise sous son aile généreuse.

Elle n'a que 36 ans lorsqu'elle s'alite pour la dernière fois. Elle en a passé vingt au Canada, se dévouant auprès des malades. Le 8 mai

1668, alors que les religieuses vont dire l'office, la supérieure reste près d'elle avec des infirmières et un aumônier. *Un beau vermillon luy couvroit les jouës et luy donnoit un air d'embonpoint qui faisoit plaisir a voir. Comme on craignoit de l'eveiller, on gardoit un grand silence. Mais l'infirmière, ayant mis la main sur sa bouche, trouva qu'elle ne respiroit plus.*

Mgr Thomas, évêque de Bayeux et de Lisieux, écrivait à son sujet, il y a plus d'un demi-siècle, qu'elle était *vraie fleur mystique, vraie sainte française qui s'est sanctifiée au Canada*. Mais les chemins qui conduisent à la canonisation sont longs et difficiles. En 1984, elle en franchissait une première étape : Jean-Paul II la déclarait vénérable.

Angéline LUSSIER-TREMBLAY – Blanche de la Sablonnière

● LA SARAH BERNHARDT CANADIENNE

Connue sous le nom de théâtre de *Blanche de la Sablonnière*, elle fut l'idole des Montréalais à la fin du siècle dernier et au début de l'actuel. Elle fit ses débuts à l'*Académie de musique* alors qu'elle était encore adolescente, et c'est surtout au *National* qu'elle se fit applaudir ; elle y partageait la vedette avec des artistes tels que Palmieri, Filion, Hamel, Godeau.

Son mari, Jos. Tremblay, fut propriétaire de plusieurs théâtres, dont la *Salle Jacques-Cartier*, à Québec, et le *Nickel*, à la Rivière-du-Loup. Il fonda une troupe à laquelle il donna le nom de son épouse, le *Théâtre de la Sablonnière*.

On la considère comme la première comédienne québécoise de naissance à être montée sur une scène professionnelle, écrivait Florent Forget, dans *Forces* (4^e trimestre de 1984). Intégrée tout d'abord à une troupe française de passage à Montréal, elle fit carrière pendant trente ans sur toutes nos scènes de l'époque. Le poète Louis Fréchette l'a appelée : la *Sarah Bernhardt canadienne*.

L'auteur de ces lignes l'a visitée en 1939 et a eu ainsi l'occasion d'apprécier la richesse et la chaleur du timbre de sa voix. Elle eut une nièce célèbre : Yvonne Lussier, *Fifi d'Orsay*.

Yvonne LUSSIER – Fifi d'Orsay

● LA PREMIÈRE SÉDUCTRICE FRANÇAISE DE HOLLYWOOD

Personne ne se souvient d'elle, de nos jours, sous son nom véritable, mais comme elle a fait palpiter bien des cœurs, les moins jeunes la reconnaîtront spontanément par son nom de vedette : *Fifi d'Orsay*. Car ce fut l'une des grandes stars au firmament hollywoodien.

Elle est née à Montréal, le 16 avril 1904, l'une des douze enfants d'un commis aux Postes, Henri Lussier, demeurant rue Saint-André.

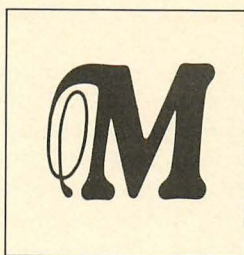
Tout d'abord secrétaire, elle ne put résister à l'appel que faisaient miroiter la scène et le tout jeune cinéma d'outre frontière. En 1923, elle faisait ses débuts comme *chorus girl*. Six ans plus tard, elle tournait son premier film, *They Had To See Paris*, avec Will Rogers. Mais ce Paris, elle ne le vit jamais, même si elle allait devenir la séductrice, la première femme fatale française de Hollywood.

Hot for Paris (1929), *Just Imagine* (1931) et *Silk Stockings* (1932) ne contribuèrent pas modestement à lui valoir cette réputation de vamp.

En 1939, l'auteur de ces lignes avait l'occasion de rencontrer la grand-mère de cette artiste, Mme Isidore Lussier, alors âgée de 94 ans et la doyenne de nos artistes de music-hall, et la fille de celle-ci, Angéline Lussier, *Blanche de la Sablonnière*, mentionnée précédemment, qui n'était pas peu fière de sa nièce.

Au cours de la Deuxième Grande Guerre, Fifi d'Orsay participa à 2 800 spectacles présentés aux militaires des États-Unis. Elle épousa un marin et se retira de la scène. En 1949, cependant, elle refaisait surface et occupait la vedette au cabaret *Narrows Supper Club*, de Vancouver.

Malheureusement, un cancer l'emporta, au début de décembre 1983, à Los Angeles. Elle avait 79 ans.



Cairine Rhea MACKAY-WILSON

● LA PREMIÈRE SÉNATRICE

Nous rappelons ailleurs qu'en octobre 1929, le Conseil privé, dans un jugement célèbre, renversa la décision que la Cour suprême avait prise, à l'effet que la femme n'était pas une *personne* selon l'Acte de l'Amérique du Nord britannique, ce qui lui ouvrait la voie du Sénat.

Mackenzie King, que certains, pourtant, disaient misogyne, ne perdit pas beaucoup de temps : dès le 15 février 1930, il annonçait la nomination à l'auguste assemblée de Cairine Rhea Mackay-Wilson qui, comme par hasard, avait été présidente de la Fédération nationale des femmes libérales du Canada et une amie intime des Laurier.

La nouvelle sénatrice, la première, était née à Montréal, la fille du sénateur Robert Mackay. En 1909, elle avait épousé Norman F. Wilson, député fédéral du comté de Russell, à qui elle avait donné huit enfants. Elle était donc bien rompue aux exigences de la vie politique. Bilingue, elle se sentait à l'aise dans les deux milieux culturels du pays. Le premier ministre, en annonçant la nomination, expliqua que la première sénatrice ne pouvait venir que du Québec ou de l'Ontario, car il n'existait de vacances à combler à la Chambre haute que pour ces deux provinces.

Marie-Anne-Marcelle MALLET

● UNE HUMBLE D'ENTRE LES HUMBLES

Les ordres religieux ne naissent pas toujours dans la sérénité. À Québec, l'Orphelinat des Glacis, fondé par le bénévole de citoyennes, existe depuis 18 ans lorsque Mgr Turgeon, évêque coadjuteur, persuade des Sœurs Grises de Montréal d'en prendre la direction.

Celles-ci désignent cinq des leurs et choisit Sœur Mallet comme supérieure. On dit de Marie-Anne-Marcelle Mallet qu'elle était une humble parmi les humbles.

La maison des Glacis est vite débordée et l'on met en chantier, rue Saint-Olivier, un grand hospice. Le choléra et le typhus déciment la

population : il faut mettre en place des structures pour faire face à la situation.

Soudain, les Sœurs Grises tiennent un premier chapitre général : les fondatrices de Québec doivent se conformer à la règle de l'Hôpital Général de Montréal. Mais l'évêque de Québec n'admet pas la prépondérance de la maison mère ; il veut bien que celle-ci donne ses avis, mais non *déranger ce qui sera fait*. Il recevra la mère générale avec plaisir quand elle viendra de Montréal, *mais sans aucun droit de voir à nos affaires* ; il ajoute que jamais il ne lui reconnaîtra le *droit de visite*, qui suppose l'autorité de décisions sans appel.

On devine le désarroi de Sœur Mallet, penchée sur des orphelines et des pestiférées, coincée aussi entre le pouvoir épiscopal tout proche et la soumission inconditionnelle à une mère générale omniprésente bien que vivant à Montréal.

Les Sœurs Grises prévoient un deuxième chapitre général pour resserrer encore davantage les liens de l'union qui existent entre nos diverses maisons ; c'était le 23 mai 1854. Il n'aura pas lieu. Les évêques de Québec, de Montréal, de Bytown (Ottawa), de Saint-Hyacinthe et de la Rivière-Rouge (Manitoba) étudient ce projet à la faveur d'un concile provincial.

Le résultat ne se font pas attendre. *Nous regardons ici comme un fait accompli le fait de votre indépendance de l'Hôpital Général de Montréal*, écrit-on de la maison mère le 4 septembre de la même année.

Ainsi vit le jour l'Institut des Sœurs de la Charité de Québec. La calme détermination de Sœur Mallet eut ainsi raison des épreuves dont le sort avait pavé sa route.

Maud MALONEY-WATT

● UN EXPLOIT DE CONSERVATION ANIMALE

C'est à cette femme, l'*Ange de l'Arctique*, ainsi qu'on l'a surnommée, que nous devons le repeuplement en castors de la côte est de la baie James ; elle a ainsi sauvé du naufrage la source de revenus traditionnelle des Amérindiens de la région : le trappage.

Née à Gaspé d'un père irlandais et d'une mère québécoise francophone, Maud Maloney fut d'abord télégraphiste à Mingan. Elle épousa plus tard un Écossais, James Watt, de la Compagnie de la Baie-d'Hudson, et le suivit à Fort-Chimo, puis à Rupert House, sur les bords de la baie James.

C'est là qu'elle se sensibilisa au drame des castors et des autochtones qui en tiraient leur subsistance. En 1929, quatre peaux seulement furent apportées au comptoir de Rupert House.

Mme Watt entreprit donc ce que l'on considère comme l'un des plus grands exploits de conservation animale dans notre histoire : celui de repeupler en castors un territoire de plus de 16 000 km carrés. Le

gouvernement du Québec s'intéressa de près à cette audacieuse entreprise. Pour éviter que les trappeurs ne soient la proie des grossistes en fourrures, il se fit leur représentant lors des ventes aux enchères du produit du trappage.

La réserve de Rupert House redevint grouillante de castors et l'on y prélevait bientôt 2 000 sujets, malgré la reprise de la chasse, pour implanter ailleurs d'autres colonies. Succès inespéré dû à la résolution et à la constance.

Jeanne MANCE

• LA FONDATRICE DE L'HÔTEL-DIEU DE MONTRÉAL

Résumer en quelques lignes une aussi fructueuse carrière serait un défi, surtout en un siècle où l'on ne trouve pas toujours le temps de...faire court. D'ailleurs, serait-ce utile ? Qui ignore que cette Langroise fut aux origines mêmes de l'Hôtel-Dieu de Montréal ?

Trois siècles et demi après son arrivée à Ville-Marie, on a peine à croire qu'une vertueuse jeune fille ait pu faire élection de braver les Iroquois, alors qu'elle aurait pu tranquillement, au sein de sa famille, qui appartenait à la bourgeoisie de robe, couler des jours plus sécuritaires auprès de ses frères et sœurs : elle en comptait onze.

Mais Jeanne Mance, au témoignage même du sulpicien Dollier de Casson, qui l'a connue à Montréal, était une *femme sage et intelligente, d'un courage à toute épreuve et d'une résolution mâle*. On lui reprocherait sans doute de nos jours cette dernière image en lui représentant que la résolution n'est pas un apanage proprement masculin ! Jacques Ferron, le *Saint-Simon* des lettres québécoises, ne s'est pas privé, d'ailleurs, de laisser croire qu'elle fut, auprès du sieur de Maisonneuve, davantage qu'une maîtresse femme.

On a écrit de Jeanne Mance qu'elle était la cofondatrice de Montréal. L'hommage n'est pas exagéré. Arrivée en même temps que les premiers colons, c'est elle qui, grâce à la générosité de la marquise de Bullion, jeta les bases du modeste hôpital sans lequel on n'aurait pu soigner les victimes des Iroquois ; pendant vingt ans, elle sollicita avec succès le secours financier de cette généreuse bienfaitrice, et lorsqu'elle mourut, en juin 1673, il y avait quatre ans que Louis XIV avait signé les lettres patentes qui rendaient *stable et solide pour toujours l'établissement de ses chères et bien-aimées Religieuses Hospitalières de Saint-Joseph de l'Isle de Montréal*.

Quand Jeanne Mance sera-t-elle béatifiée ? En 1967, on a procédé, au Vatican, à l'étude de ses écrits, et la Sacrée Congrégation des Rites les a acceptés.

En 1973, les Postes du Canada émirent un timbre pour commémorer le 300^e anniversaire du décès de cette pionnière.

Marie MANITOUABESICH-PRÉVOST*

● LA PREMIÈRE AMÉRINDIENNE QUI ÉPOUSA UN FRANÇAIS

Au cours des premières décennies qui marquèrent l'enracinement des blancs dans la vallée du Saint-Laurent, les *filles des bois* se montrèrent peu enclines à en épouser, ni à embrasser la vie religieuse. Marie de l'Incarnation écrit qu'*elles grimpent comme des écureuils notre palissade, qui est haute comme une muraille, et vont courir dans les bois*. Mais, ajoute-t-elle, il y en a qui persévèrent et on les élève à la française.

C'est l'une d'elles, Marie Manitouabesich, qui épousa Martin Prévost à Québec le 3 novembre 1644, et ce fut là la première union d'une autochtone et d'un blanc en Nouvelle-France.

Cette jeune Peau-Rouge vivait depuis un bon moment chez les Français, grâce à un interprète nommé Olivier Le Tardif qui assumait le coût de sa pension. Elle habitait chez les Hubou et ce sont les Ursulines qui lui apprirent à lire et à écrire.

Trois mois après son mariage, Martin Prévost achète une terre dans la seigneurie de Beauport et s'y établit. L'union durera plus de vingt ans, soit jusqu'au décès de Marie, survenu en 1665. Cinq fils et quatre filles en seront issus ; l'un d'eux, Jean-Baptiste, aura à son tour onze filles et sept fils, de deux mariages.

Martin Prévost était venu à Québec en qualité de magasinier au service des Cent-Associés. Sans doute administra-t-il sagement le fruit de son travail, car il finit par posséder, outre sa terre, trois propriétés à Québec. Il se remaria en 1665, avec Marie d'Abancourt, la mère de Louis Jolliet ; celui-ci devait, huit ans plus tard, découvrir le Mississipi.

Prévost était né en 1611 à Montreuil-sous-Bois (on disait alors : Montreuil-sous-le-Bois-de-Vincennes), en toute proche banlieue de Paris. Depuis juin 1983, une plaque de marbre y rappelle, dans le baptistère de l'église, la mémoire de ce pionnier et de sa première épouse. C'est l'une des rares inscriptions, en Île-de-France, évoquant le souvenir de l'un de nos fondateurs de famille et vraisemblablement la seule qui comporte le nom d'un personnage d'origine amérindienne.

Madame Jean MARANDA (voir Anne JOUSSELOT-GALOIS, etc.)

Joséphine MARCHAND-DANDURAND – *Josette*

● NOTRE PREMIÈRE REVUE FÉMININE

C'est dans le journal de son père qu'elle commença à fourbir sa plume. Félix-Gabriel Marchand, homme politique originaire de Saint-

* le chiffre 8 figurant dans les noms d'origine amérindienne au cours de la première moitié du XVII^e siècle, dans les documents imprimés, remplaçait le recours ultérieur à la consonne *w*, qui ne figurait pas alors dans l'alphabet et qui aurait suggéré une prononciation semblable à celle que donnent les lettres *ou* devant une voyelle ; exemple : Outa8ais devenu Outaouais et, en anglais, Ottawa.

Jean, sur les bords de la Richelieu, y avait fondé *Le Canada Français*, en 1895, sur les ruines du *Franco-Canadien*. Deux ans plus tard, il devenait premier ministre du Québec ; c'était un littérateur et il a écrit plusieurs ouvrages.

Joséphine Marchand avait signé des articles dans *Le Franco-Canadien* et dans *L'Opinion Publique* lorsqu'en janvier 1893, elle fonda *Le Coin du Feu*, que la journaliste Madeleine Huguenin considère comme notre première revue féminine. *Comme M. son mari qui a son club, sa pipe, ses gazettes*, expliquait-elle dans le premier numéro, *madame aura aussi, et ce ne sera que justice, son journal à elle, qui ne s'occupera que d'elle.*

Dans leur ouvrage, *La presse québécoise*, André Beaulieu et Jean Hamelin reconnaissent que les féministes d'aujourd'hui n'accepteraient pas le système de valeurs que défendait *Le Coin du Feu*, mais il faut se rendre compte que près d'un siècle s'est écoulé depuis lors. Le périodique, qui comptait Joseph Marmette, Arthur Buies, Louis Fréchette, Benjamin Sulte et Arthur Dansereau parmi ses collaborateurs, s'éteignit en décembre 1896.

En 1886, Joséphine Marchand, *Josette* selon son nom de plume, avait épousé Raoul Dandurand, autre personnage politique, qui devait, en 1924, à Genève, présider la Ligue des Nations — les *Nations unies* d'il y a déjà plus d'un demi-siècle.

Sœur MARIE-CLOTHILDE (voir Marie BROUSSEAU)

Sœur MARIE DE SAINT-BASILE (voir Julie BERTRAND)

Sœur MARIE-LÉONIE (voir Élodie PARADIS)

Sœur MARIE-ROSE (voir Eulalie DUROCHER)

Sœur MARIE-STÉPHANE (voir Hélène CÔTÉ)

Céline MARIER

● UN NOM PRESTIGIEUX AU CHAPITRE DE L'ART VOCAL

Se prénommaient-elle plutôt Céline, ainsi que l'écrit Madeleine Gleason-Huguenin dans ses *Portraits de femmes*, ou encore Célinie, comme le veut le *Dictionnaire biographique des musiciens canadiens des Sœurs de Sainte-Anne* (édition de 1935) ? Tous ses élèves, tous ses amis l'appelaient Céline.

Parce qu'elle a formé tant de belles voix, on oublie qu'elle fut tout d'abord une artiste accomplie. Après avoir étudié à Montréal sous Charles Labelle, l'un de nos professeurs les plus réputés, elle alla perfectionner son art en Belgique et en France : à Liège, sous Duyzing, et à Paris, avec Romain Bussine.

À son retour, les Montréalais eurent l'occasion d'apprécier la formation qu'elle avait acquise à la faveur de plusieurs concerts, notamment aux côtés de Plançon, qui était alors la première basse du *Metropolitan Opera* de New York.

Mais elle se destinait au professorat, car elle possédait un sens pédagogique inné. Pendant des dizaines d'années, elle contribua à façonner des voix qui devaient faire l'orgueil du Québec.

Elle se singularisa de deux façons : tout d'abord, en conduisant en Europe, à quelques reprises, des élèves qui souhaitaient prendre contact avec l'art vocal tel qu'on l'y pratiquait ; ensuite, en rompant la tradition des récitals d'élèves présentant des pièces détachées pour y introduire des scènes, parfois des actes entiers d'opéras, joués avec costumes.

Sarah Fischer, Caro Lamoureux, Lionel Daunais, pour ne nommer que ceux-là, ont bénéficié de son enseignement. Et combien d'autres ne lui doivent-ils pas aussi une carrière qui les a conduits au sommet ?

Pauline MAROIS-BLANCHETTE

● PREMIÈRE FEMME MINISTRE DE LA MAIN-D'ŒUVRE

Elle faisait déjà partie du cabinet en qualité de ministre déléguée à la Condition féminine lorsqu'à la fin de novembre 1983, le premier ministre lui confiait le portefeuille de la Main-d'œuvre et de la Sécurité du revenu. C'était la première Québécoise à occuper ce poste. Elle remplaçait son collègue et homonyme, Pierre Marois.

Pour elle, ce n'était pas uniquement la prise en main de nouveaux dossiers, mais la poursuite de travaux connexes à ceux qu'elle avait connus jusque-là. Ainsi, le matin même où elle apprenait sa nomination, elle s'apprêtait à rencontrer des groupes de femmes pour les renseigner et les consulter au sujet d'un plan d'action visant à coordonner l'action gouvernementale de relance économique touchant spécifiquement les Québécoises, car 40 pour cent de la clientèle de l'aide sociale étaient des femmes chefs de famille.

Quelques semaines auparavant, elle avait *innové* autrement en devenant la première femme ministre à accoucher d'un enfant pendant son mandat ; les époux Blanchette avaient déjà une fille et un fils. C'est un petit frère qui s'ajouta alors à la famille.

En cette bienheureuse époque où la Québécoise conquiert des galons, les *primeurs* ne manquent pas. Ainsi Pauline Marois devait également être la première femme, sous le régime péquiste, à remplir les fonctions de premier ministre en l'absence de M. Lévesque, tout en étant ministre des Finances et présidente du Conseil du Trésor, remplaçant ainsi ses collègues Parizeau et Bérubé !

Elle aurait pu théoriquement modifier la composition du cabinet, déclencher une élection générale, même... voter des fonds pour son propre ministère ! *Je n'oserais pas*, dit-elle en riant à un journaliste, qui ajoutait : le meilleur tour qu'elle pourrait jouer à son patron serait de supprimer les cendriers !

Rappelons que sous l'administration Bourassa, Mme Claire Kirkland-Casgrain avait également eu l'honneur de remplacer le premier ministre.

Rita MARSOLAIS (voir Rita DIONNE MARSOLAIS)

Émilie MARTIN

● CHEVALIÈRES DE LEUR PROPRE TABLE RONDE

Le vin n'est pas l'apanage des hommes. Quiconque le pensait encore a sans doute changé d'avis en apprenant la fondation en 1984 de la première société bachique féminine au Canada. Les femmes qui la composent ont toutes bon pied, bon œil, écrivait Françoise Kayler, *et, devant un verre de vin, elles n'hésitent pas à découvrir, sous la robe, que la jambe ne tient pas les promesses du bouquet*. Oh qu'en termes charmants... !

C'est lors des Florales de Nantes, en 1977, que fut établi l'ordre des Dames de la Duchesse Anne. C'est à Montréal que se forma le premier noyau nord-américain de cette société et Émilie Martin en fut la présidente-fondatrice.

Une initiative qui fit aussitôt saliver plusieurs autres Canadiennes, car la présidente se vit bientôt dans l'obligation de céder son poste afin d'assumer la mise en route d'une société en quelque sorte nationale pour l'ouverture de chapitres à Québec, Windsor, Ottawa, Toronto, Edmonton, Vancouver : la dive bouteille *ad mari usque ad mare* ! Selon un vénérable adage, le vin que boivent les hommes fait du bien aux femmes ; souhaitons que l'inverse soit tout aussi vrai !

Ci-dessus, nous avons cité Françoise Kayler, dont les chroniques dans *La Presse* constituent un précieux guide de la table montréalaise. Or, vers la fin d'avril 1982, elle fut la première Québécoise à devenir membre d'un club gastronomique.

Madame Joseph MARTINEAU (voir Marie-Anne BOUCHER-MARTINEAU)

Madame Joseph MASSON (voir Sophie-Geneviève RAYMOND-MASSON)

Madame Louis MASSON (voir Marie-Louise CHOQUET-MASSON)

Josette MASSY-FORGET

● REVALORISATION DE L'ENTREPRENEURSHIP AU FÉMININ

La faible présence des femmes au sein de la Chambre de commerce de Montréal reflète de toute évidence une réalité qui est loin de se limiter à cet organisme. Les Québécoises occupèrent longtemps une place plutôt marginale, pour employer un euphémisme, dans le monde des affaires. Cependant, ici comme ailleurs, la situation a fort heureusement tendance à se corriger depuis le début des années '70, avec le résultat qu'on en trouve de plus en plus dans les strates supérieures des grosses entreprises.

En 1985, la Chambre de commerce de Montréal mettait sur pied un comité chargé spécifiquement de promouvoir l'*entrepreneurship* au féminin et la première recommandation qui en est résultée a été de

mettre l'accent sur les femmes d'affaires lors de la prochaine campagne de recrutement.

C'est Mme Josette Massy-Forget, propriétaire de la firme Massy-Forget Communications, qui préside le comité de promotion des femmes d'affaires de la Chambre. Au nombre de ses quelque 6 500 membres, celle-ci ne compte que 500 femmes d'affaires, soit seulement 7,7 pour 100.

Selon la présidente, la femme démontre des aptitudes de gestion supérieures à la moyenne, en tout cas dans le secteur des petites et moyennes entreprises : cinq ans après leur établissement, dit-elle, 40 pour 100 des entreprises lancées par les femmes existent encore, alors que la proportion n'est que de 30 pour 100 dans le cas des hommes.

Il est grandement temps, disait-elle lors de la formation du nouveau comité, que l'on donne une plus grande place aux femmes d'affaires, que ce soit à l'intérieur de comités, de conseils d'administration ou sur les diverses tribunes publiques.

Mathilde MATACONANDO-D'ABBADIE DE SAINT-CASTIN

● UNE BARONNE CHEZ LES ABÉNAQUIS

L'attention bienveillante des gouverneurs de la Nouvelle-France était acquise aux Abénaquis de l'Acadie, qui bénéficiaient parfois de l'apport d'officiers dans leurs opérations de guerre. L'un d'eux épousa même la fille d'un de leurs chefs. Le poète Longfellow, le célèbre auteur d'*Évangéline*, lui a consacré une longue pièce de vers.

Cet officier appartenait à la famille d'Abbadie de Maslacq, dont on trouve la mention dès le XIV^e siècle dans le dénombrement général des maisons de la vicomté de Béarn. Elle se divisa en quatre branches quand Bertrand d'Abbadie réunit en sa personne quatre fiefs, dont celui de Saint-Castin. Son fils, Jean-Jacques, obtint de Louis XIV, en 1654, l'érection en baronnie de cette terre. Jean-Vincent d'Abbadie, fils du précédent, né en 1652, devint seigneur et baron de Saint-Castin.

C'est en qualité de lieutenant qu'il passa en Amérique. Il vécut surtout en Acadie et ne tarda pas à gagner la confiance absolue des peuplades de la région. Il épousa même Mathilde Mataconando, fille d'un chef jouissant d'une haute considération parmi les siens. Ce fut la première baronne d'origine amérindienne.

Le fantaisiste baron de La Hontan, bien connu pour sa médisance, délivre un certificat de fidélité à Saint-Castin ; celui-ci, dit-il, n'avait jamais changé de femme afin d'apprendre à la tribu *que Dieu n'aime point les hommes inconstants*.

Pourtant, le baron devait bien avoir parfois des inconstances car, en 1688, le gouverneur de l'Acadie écrivait : *J'ai porté le sieur Saint-Castin à une vie plus réglée. Il a quitté sa vie de débauche avec les sauvages.*

De Mathilde, le baron de Saint-Castin eut un fils, Bernard-Anselme, qui étudia au séminaire de Québec, servit dans les troupes et se fixa à Pau après la capitulation de la colonie.

Après la mort du baron, la légitimité de ses enfants fut contestée par un beau-frère, qui lorgnait sans doute sa succession. Il fit même enquêter en Acadie, mais il semble n'en avoir résulté aucune preuve digne de l'attention de la justice.

Madame Mary MATTHEWS (voir Mary SIMPSON-MATTHEWS)

Blanche McDONALD-FORGET

● LA CHÂTELAINE DE SAINT-IRÉNÉE

On dit qu'aux côtés de chaque homme influent il se trouvait généralement une femme qui l'épaulait. En tenant compte de cet adage, il suffit de dire qui fut sir Rodolphe Forget pour deviner aussitôt la personnalité de Blanche McDonald.

Le *Canadian Courier* a écrit de lui qu'il a été l'un des plus puissants barons de la finance au Canada : il pouvait *faire et défaire*, et a rarement perdu une bataille. C'est en 1890 qu'il gravit le premier échelon en devenant membre de la Bourse de Montréal. Il en était le président en 1908.

Il détenait alors des directorats dans des dizaines d'importantes entreprises. Dès 1907, le *Star* de Montréal le comptait parmi les millionnaires. Au moment de son décès, il était président du *Quebec and Saguenay Railway* et de la *Quebec Railway, Light, Heat and Power Company*.

Dès 1904, la population du comté de Charlevoix l'avait choisi comme député et il la représenta jusqu'à la fin de ses jours.

Les Forget possédaient, à Saint-Irénée, une fastueuse maison de campagne, le *Château Forget*, que le feu rasa en 1965. À Saint-Irénée comme à Montréal, la deuxième Mme Forget, Blanche McDonald, était l'hôtesse attentive qui accueillait les grands du monde de la finance et de la politique. On y menait une vie princière, c'est le cas de le dire, puisque, en 1943, le duc de Kent, venu au Canada pour une propagande visant à stimuler l'effort de guerre, y bénéficia de l'hospitalité charlevoisienne.

Dans Charlevoix, les moins jeunes n'ont pas oublié cette *grande dame* que fut lady Forget, *si bonne, si délicate, si jolie*. Ils se souviennent aussi de sir Rodolphe qui, quand il partait en campagne électorale, quittait le *château* à toute allure dans un carrosse attelé à six chevaux dont le galop ne ralentissait pas, même dans les pentes les plus abruptes conduisant à la Malbaie. L'hôpital Notre-Dame de Montréal n'oubliera pas non plus le quart de million de dollars qu'il lui donna en 1911. Comme quoi la jouissance des biens de ce monde n'exclut pas nécessairement la générosité.

Sir Rodolphe mourut en 1919. Lady Forget demeura encore longtemps au *château*. Elle le vendit en 1945. Les Petites Sœurs Franciscaines de Marie en devinrent les propriétaires.

Suzanne McDOUGALL-PAYNE

● LA GRANDE DAME DE LA FORMULE I

C'est le titre sans doute mérité que lui donnait vers la mi-juin un publi-reportage consacré au Grand Prix Labatt de 1985. *Pour plusieurs, y lisait-on, une femme à la tête d'un Grand Prix de Formule I est aussi à sa place que Mad Dog Vachon en charge d'un magasin de lingerie fine.* Voilà, entre la grâce et la brutalité, un rapprochement plutôt inattendu.

C'est que les femmes sont plutôt rares dans les échelons supérieurs de telles organisations. Suzanne Payne connaissait déjà le milieu de la course automobile lorsque fut disputé le premier Grand Prix à l'île Notre-Dame, celui de 1978. C'est alors qu'on fit appel à ses services, avec le titre d'adjointe au directeur des installations. Elle devait veiller à ce que les équipes obtiennent tout le matériel technique requis.

Son sens de la gestion en fit rapidement l'adjointe du directeur général. *C'est ainsi, explique-t-elle, que j'ai pu apprendre ce que signifient la mise en marché, les contacts avec les commanditaires et les rouages administratifs d'un événement de cette nature.*

C'est en 1983 que Suzanne Payne accéda au poste de directeur général, ce qui l'amena dès lors à négocier directement avec le grand patron de la *Formula One Constructors' Association*, Bernie Ecclestone. Ce groupement, de même que la Fédération internationale du sport automobile, eurent tôt fait de jauger son efficacité.

Le plus grand défi à relever dans l'organisation de cette course canadienne, c'est de démonter le circuit et de recommencer à zéro l'année suivante. *C'est le prix que doit payer le circuit Gilles-Villeneuve, reconnaît-elle, pour jouir d'un emplacement privilégié, dans un parc floral et un lieu d'expositions.*

Le Grand Prix de 1985 s'est déroulé dans des conditions exceptionnelles. C'est donc avec satisfaction et sérénité que Suzanne Payne quitte ses fonctions : elle s'installe en Égypte où son mari a accepté d'occuper un poste important.

Mamie McGARVEY-VON ZEPPELIN

● UNE AUTRE CENDRILLON, DE HUNTINGDON CETTE FOIS

Nous avons mentionné précédemment une jeune fille de Saint-Armand-Ouest qui devint princesse (voir : Joy, princesse Salm Salm). En voici une autre, née à Huntingdon, celle-là, et qui allait épouser un

comte appartenant à la célèbre famille des Zeppelin. Comme quoi le destin reste parfois au moins un peu...dirigeable !

William H. McGarvey, né à Huntingdon en 1843, était manufacturier. En 1881, il partait pour l'Autriche dans le but d'y introduire la technique canadienne de forage des puits de pétrole. Il y retournait la même année avec des techniciens. Il fit preuve de tant de compétence et d'initiative qu'il devint le principal propriétaire des puits de la Galicie ! Il y implanta plusieurs entreprises et, à la fin du siècle dernier, y comptait quelque sept cents employés travaillant sous une trentaine de gérants tous venus du Canada.

C'est en 1895 que sa fille, Mamie, épousa le comte Eberhard von Zeppelin, lieutenant en second chez les Lanciers d'Allemagne. La famille McGarvey vivait alors en Autriche.

Marguerite McLURE-LACROIX

● UNE ACQUISITION POUR LE MOINS...EXCEPTIONNELLE !

Certains pince-sans-rire ont déjà dit que la dot était jadis un élément essentiel à l'*acquisition* d'un mari ; une chanson de notre folklore ne dit-elle pas : *marie ton fils quand tu voudras, ta fille quand tu pourras ?*

N'empêche qu'il y eut quelques rares cas où le mari avait littéralement acheté sa femme. Tel fut le cas de Paul Von Kreuz, un Alsacien qui vint se fixer en Nouvelle-France. Son premier soin fut de franciser son nom et il fut dès lors connu sous celui de Paul Lacroix. Il s'adonnait au trafic des fourrures, ce qui lui donnait l'occasion d'entrer souvent en contact avec les indigènes.

Un jour, il apprit que des Indiens gardaient en esclavage une jeune Anglaise qu'ils avaient sans doute capturée à la faveur de leurs chasses. Elle s'appelait Marguerite McClure. Le Strasbourgeois négocia son achat et en fit son épouse.

Paul Lacroix devait se marier une seconde fois, avec Catherine de Launière. De cette union naquit Marie-Louise Lacroix, qui allait devenir l'épouse du négociant Charles-Séraphin Rodier. Celui-ci fut maire de Montréal, amassa pas mal de sous et fut directeur de la banque Jacques-Cartier. C'est lui qui, en sa qualité de premier magistrat, reçut officiellement le prince de Galles, le futur Édouard VII, lors de l'inauguration du pont Victoria.

Madame Léon MERCIER-GOUIN (voir Yvette OLLIVIER-MERCIER-GOUIN)

Madame Claude MICHEL (voir Pauline FALARDEAU-MICHEL)

Dominique MICHEL (voir Aimée SYLVESTRE)

Madame Jean-Baptiste MIGEON DE BRANSSAT (voir Catherine GAUCHET DE BELLEVIELLE-MIGEON DE BRANSSAT)

Denise-Catherine MIGEON DE BRANSSAT-LIÉNARD DE BEAUJEU

● UNE SINÉCURE : REMUER LES ENFANTS DE FRANCE

Cette Montréalaise, née en 1678 d'un père qui était lieutenant civil et criminel, allait connaître les pas feutrés de la famille royale.

À l'âge de 14 ans, elle épouse Charles Juchereau de Saint-Denis, puis Louis Liénard de Beaujeu, à qui elle donnera dix enfants entre 1707 et 1722, dont Louis-Joseph, l'aîné des fils.

En 1728, la reine Marie Leczinska, l'épouse de Louis XV, la mande à la cour de Versailles en qualité de remueuse des Enfants de France. Elle amène Louis-Joseph avec elle. C'est un garçon de vingt ans, qui semble peu sensible à cet entourage frivole. Il se destine au sacerdoce, soutient une thèse en Sorbonne pour son baccalauréat, décroche sa licence à l'École royale des Carmes, puis son doctorat en théologie à l'Université de Paris. On dit même qu'il fut le confesseur ordinaire du roi.

Lorsque Denise-Catherine Migeon de Branssat meurt, c'est l'aînée de ses filles, Louise-Thérèse, également née à Montréal, en 1707, qui lui succède comme remueuse des Enfants de France. Cette charge demeurerait sans doute par tradition à l'intérieur de la même famille, car la mère de Louis Liénard de Beaujeu, Catherine Gobert, avait occupé le même poste et, longtemps avant elle, un autre membre du même *clan*, Marguerite Robert, avait été la remueuse en titre de Louis XIV. Elle n'aurait sûrement pas osé le bousculer quand il était roi !

France MILOT

● LE PAYSAGE AMBIANT, PROLONGEMENT DE SON INTÉRIEUR

Au cours des récentes années, la Québécoise est davantage présente dans les professions du génie et de l'architecture, qui cohabitent sous un même toit : celui du bâtiment. Elle avait acquis une juste réputation dans la décoration des intérieurs ; elle embrasse maintenant la vocation paysagère. Quoi de plus naturel ? Dans les deux cas, l'agencement est affaire de goût ; et puis, avec l'évolution des techniques de construction, l'aménagement de l'extérieur devient souvent le prolongement de l'espace où un long hiver nous confine.

En ce domaine, une jeune femme de Saint-Lambert, près de Montréal, France Milot, s'est distinguée en 1985 en remportant deux prix prestigieux l'un du *National Spa and Pool Institute*, des États-Unis, et l'autre, de la *Canadian Swimming Pool Association*. Dans le premier cas, quelque huit cents projets, provenant de huit pays, avaient été présentés au concours ! Le défi était de concevoir un arrangement grâce auquel une piscine posée sur le sol s'intégrerait au paysage ambiant.

Sa suggestion comportait un patio de bois naturel et le recours à des plantes, la plupart vivaces, choisies de façon que leur floraison s'étale.

Rien de neuf quant aux éléments, bien sûr, mais le hic, c'est toujours d'y recourir avec élégance. France Milot concevait des ensembles paysagers depuis treize ans lorsque le double honneur mentionné ci-dessus vint couronner sa réputation.

Alphonsine-Thérèse-Bernardine-Julie MONGENET, baronne de FORTISSON – Mme de Saint-Laurent

● LA DAME FRANÇAISE DU DUC DE KENT

Voici une bien touchante idylle que la sacro-sainte raison d'État garda clandestine, mais au vu et au su de tous.

Étrange destinée que celle du quatrième fils de George III, le prince Edward Augustus, duc de Kent et Strathearn, qui déplaisait...souverainement à son père, ce qui lui valut d'être tenu systématiquement éloigné de Londres.

En 1790, il rentre inopinément en Angleterre, mais son père l'expédie aussitôt à Gibraltar, y joindre son régiment, le 7^e d'infanterie qui, au cours des mois suivants, est envoyé à Québec.

Parce qu'il est de sang royal, toutes les portes de la haute société s'ouvrent devant le prince, mais celui-ci a laissé derrière lui, à Gibraltar, une *dame française* qui vient le rejoindre. Le couple vivra trois années dans cette demeure de la rue Saint-Louis qui s'appelle toujours : la maison Kent.

Le duc et sa compagne gagnèrent vite la sympathie, souvent l'amitié des grandes familles de l'époque, notamment de celle des Irumberry de Salaberry ; le 2 juillet 1792, l'évêque de Québec, Mgr Bailly de Messein, n'hésite même pas à baptiser Édouard-Alphonse d'Irumberry de Salaberry, même si les parrain et marraine vivent en concubinage. Plus tard, à Londres, le duc et sa *dame française* s'occuperont de leur filleul avec autant d'affection que s'il avait été leur propre fils.

En 1794, le prince se fixe en Nouvelle-Écosse. Il y vivra cinq années de parfait bonheur et lorsque, six ans plus tard, il rentre en Angleterre, sa fidèle compagne demeure dans son sillage. Ils ne pourront plus vivre ensemble, comme dans la lointaine colonie du Canada, mais ils ne se quitteront pas pour cela. La baronne deviendra tout de même la *dame de la maison* du duc, Castle Hill Lodge, à Healing.

En 1814, le couple s'installe à Bruxelles. C'est là que surviendra la séparation, car le trône d'Angleterre n'ayant plus d'héritier, le duc doit se marier. Le 28 mai 1818, il épouse Marie-Louisa-Victoria, veuve du prince de Leiningen. Le même jour, la baronne entre au couvent.

Le 23 mai 1819, au palais de Kensington, naissait une petite princesse qui, sous le nom de Victoria, allait régner pendant soixante-quatre ans.

Gaétane de MONTREUIL (voir Georgiana BÉLANGER-GILL)

Frances MOORE-BROOKE

● LE PREMIER ROMAN CANADIEN

N'est-il pas paradoxal que le premier roman canadien, c'est-à-dire dont l'intrigue se déroule chez nous, ait été écrit par une Anglaise ? Frances Moore était déjà connue dans le domaine des lettres quand elle épousa John Brooke en 1756. L'année suivante, elle suivait son mari en Amérique du Nord : il venait d'être nommé aumônier intérimaire dans l'armée britannique.

En 1760, il se fixe à Québec comme premier chapelain de l'Église d'Angleterre auprès des troupes ; il y passera huit ans. Sa femme observe la société et voyage souvent dans cette nouvelle colonie britannique. Elle visitera les deux rives du Saint-Laurent et regardera vivre les gens. Il en résultera *The History of Emily Montague*, un ouvrage dont le fil conducteur se déroule à la lecture de lettres fictives.

C'est un témoin de son époque ; elle juge les femmes du pays qui, écrit-elle, sont vives, coquettes et dévotes, adorent susciter l'admiration ; comme elles sont généralement bien tournées, ajoute-t-elle, les hommes ne leur en demandent pas plus.

Le roman parut tout d'abord en 1769. Connut-il une certaine popularité à cause de sa facture ou parce qu'il prétendait dépeindre la nature, les mœurs d'une lointaine possession tout récemment acquise ? Il fut réédité en quatre volumes huit ans plus tard.

Frances Moore-Brooke mourut dans le Lincolnshire en 1789.

Judith MOREAU DE BRÉSOLES

● ESCORTÉES PAR DES CAVALIERS, L'ÉPÉE À LA MAIN

Elle était issue d'une influente famille de Blois. Son père était commissaire des guerres. Imitant en cela sa mère, elle entreprit de visiter les malades de l'hôpital local, pratiquant la saignée, composant des remèdes. Quand elle parla de se faire religieuse, ses parents s'y opposèrent, mais ils finirent par lui donner leur consentement, à la condition d'entrer au Couvent de la Visitation de Blois.

Mais la jeune fille souhaitait devenir religieuse-infirmière et elle s'enfuit de la demeure paternelle pour demander son admission chez les Hospitalières de Saint-Joseph, à La Flèche. C'était en 1645.

Onze ans plus tard, elle arrivait à Montréal avec deux collègues, les Mères Catherine Macé et Marie Maillet, pour y fonder un Hôtel-Dieu. On admirait leur courage, mais quand la décision de leur départ fut prise, certains crurent que l'on envoyait les religieuses de force au Canada.

Alors qu'elles faisaient leur adieu définitif dans la chapelle de leur communauté, une foule hostile envahissait les abords immédiats, et lorsqu'elles sortirent, à cheval, par la grande porte de la communauté, il fallut que des cavaliers les escortent, l'épée à la main !

Judith Moreau de Brésolles fut la première supérieure de l'Hôtel-Dieu de Montréal. Comme elle était compétente, qu'elle avait appris à composer des remèdes, on disait d'elle que *ses médecines étoient miraculeuses*. L'anecdote est de Sœur Marie Morin, auteur des *Annales* de l'hôpital.

Sœur de Brésolles mourut à Montréal en 1687, à l'âge de 67 ans.

Madame Michel MOREL DE LA DURANTAYE (voir Marie-Marcelle GUIMONT-MOREL DE LA DURANTAYE)

Élisabeth MOYEN-CLOSSE

● UNE TOUCHANTE IDYLLE À VILLE-MARIE

Déjà, en 1654, l'île aux Oies, située en face de Montmagny, comptait deux familles : les Moyen et les Macard. Loin de toute civilisation, elles couraient un grand risque. Les Iroquois découvrirent leur présence, assassinèrent les adultes et emmenèrent leurs quatre fillettes avec eux.

Peu après, les mêmes guerriers se présentaient devant Ville-Marie. Par un habile subterfuge, le major de la place, Lambert Closse, et Charles Le Moyne en capturèrent quelques-uns. Aussitôt, les Iroquois demandèrent à parlementer pour obtenir la libération de leurs congénères ; on leur pose une condition : qu'ils ramènent les Français gardés chez eux en captivité. Marché conclu.

Les Iroquois reviennent avec les fillettes Moyen et Macard et trois colons. Sans doute le comportement d'Élisabeth Moyen fit-il l'admiration du major : le 12 août 1657, il l'épousait.

La jeune femme n'entretenait sûrement pas de haine à l'égard des Iroquois, malgré tout. Le 4 août de l'année suivante, elle devenait la marraine de la première fillette de cette nation baptisée à Montréal.

Malheureusement, le couple ne connut pas un long bonheur : le 7 février 1662, Lambert Closse était tué alors qu'il défendait des colons de Ville-Marie attaqués par des maraudeurs iroquois.

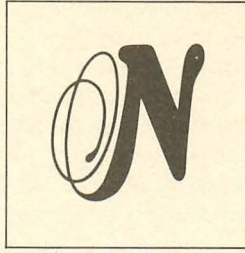
Rosanna Eleanor MULLINS-LEPROHON

● LA PREMIÈRE FEMME DE LETTRES QUÉBÉCOISE ?

Il y a un siècle et plus, la jeunesse se délectait des romans de cette Montréalaise que l'on considère souvent comme la première femme de lettres québécoise. *Antoinette de Mirecourt* et *Le manoir de Villeray* ont longtemps figuré parmi les livres de chevet des adolescents friands d'intrigues sentimentales ou d'aventures.

C'est chez les religieuses de la Congrégation de Notre-Dame que Rosanna Eleanor fit ses études. Dès l'âge de 16 ans, elle signait une première œuvre, *Ida Beresford*. Suivirent : *Florence Fitz Hardinge* (1849), *Eva Huntingdon* (1850), *Eveleen O'Donnel* (1859), puis d'autres, dont les deux citées précédemment.

En 1851, elle épousait le docteur J.-L. Leprohon, qui exerçait à Montréal les fonctions de vice-consul d'Espagne. Elle, qui manifestait déjà une belle compréhension de l'âme québécoise, s'employa davantage encore au rapprochement des deux peuples du pays. On peut dire que le contenu même de ses œuvres, jusqu'à son décès survenu en 1879, visait cet objectif généreux. En 1881, un éditeur regroupa quelques-uns de ses textes demeurés jusque-là inédits sous le titre d'*Oeuvres poétiques*.



Nicole NADEAU

● DU BUDGET FAMILIAL À LA STRATÉGIE DE PLACEMENTS

Il n'y a pas si longtemps, alors que, pourtant, la femme avait généralement la responsabilité du budget familial, elle n'avait pas la liberté d'administrer ses actifs bancaires ! Quelle étape n'a-t-elle pas franchie au chapitre de l'autodétermination en affaires !

Nicole Nadeau est l'une de ces nombreuses jeunes femmes qui ont trouvé leur vocation dans l'économie. Elle a acquis sa formation à l'Université McGill, à l'Université de Montréal et à la London School of Economics and Political Science.

Recherche théorique et enseignement retinrent tout d'abord son attention, mais elle résolut d'orienter sa carrière vers le monde de la finance et de l'investissement. Courtier en valeurs, elle mettait vite au point un cours de stratégie de placements visant à renseigner les investisseurs sur les façons d'améliorer la performance d'un capital tout en tirant le meilleur parti possible des *parapluies* de la législation et de la réglementation fiscales.

Bien sûr, les grands financiers ont leurs conseillers, mais l'épargnant modeste risque de se perdre dans le dédale des obligations, des actions, des options. Gageons qu'en ce domaine (et ce pari n'est certainement pas un mauvais placement !), la femme, dont la perspicacité est légendaire, doit être une championne de l'astuce !

Antonia NANTEL-DAVID

● C'ÉTAIT LE LUNDI 14 JANVIER 1935, AU PLATEAU...

Être l'épouse d'un ministre, c'est bien, mais qu'en reste-t-il si l'on s'en contente ? Antonia Nantel n'était pas de cette eau. Elle appartenait à la famille Nantel, de Saint-Jérôme. Son père, Guillaume-Alphonse, a été journaliste au *Nord*, de sa ville natale, à *La Minerve*, puis à *La Presse*, où il a été rédacteur en chef de 1887 à 1892 ; élu député fédéral en juin 1882, il cédera son siège à Adolphe Chapleau, premier ministre

du Québec, que Macdonald réclame à Ottawa ; il sera ministre au sein du cabinet du Québec de 1891 à 1897.

En 1909, Antonia Nantel épouse Louis-Athanase David, le fils du célèbre Laurent-Olivier, qui sera longtemps député de Terrebonne à Québec et accédera au cabinet, à titre de Secrétaire de la province, en 1919. Il occupera encore ce poste lorsque l'auteur de ces lignes s'inscrira à l'École primaire-supérieure du Plateau, en 1934.

Antonia Nantel-David passera à l'histoire au titre de cofondatrice, avec le mécène Jean-C. Lallemand et Henri Letondal, chargé de la partie musicale de *L'heure provinciale*, à CKAC, de l'Orchestre symphonique de Montréal. C'est par son entremise que le Secrétaire de la province versa les trois mille dollars nécessaires à la nouvelle formation.

Le premier concert réunit treize cents mélomanes dans l'auditorium du Plateau. C'était le lundi 14 janvier 1935.

Déjà cinquante ans ! À *L'heure provinciale*, Édouard Montpetit devait recruter des conférenciers. Le 17 décembre suivant (1935), celui qui signe cet ouvrage y affrontait pour la première fois le micro, afin de rappeler le 300^e anniversaire de la mort du fondateur de Québec, Samuel de Champlain. Dieu, que le temps passe !

En mars 1984, un timbre a été émis pour marquer le cinquantenaire de l'Orchestre symphonique de Montréal.

Sœur de la NATIVITÉ (voir Marie-Rosalie CADRON)

Sœur de la NATIVITÉ (voir Anne-Françoise CHARLY)

Yvette NAUD-BUSSIÈRES

● PREMIÈRE FEMME QUI AIT OFFICIÉ À UN MARIAGE

Le mariage civil entre de plus en plus dans nos mœurs. Le prêtre qui reçoit le consentement des futurs époux devant l'Église agit comme officier de l'état civil lorsqu'il fait signer les registres. Mais les protonotaires des districts judiciaires sont aussi habilités à officier à des mariages civils.

C'est à Roberval que, pour la première fois, une femme a célébré un mariage civil ; il s'agissait de Mme Yvette Naud-Bussières, et c'était le 3 juin 1969. C'est en tout cas ce qu'affirmait le numéro de janvier 1976 de la revue *Madame*.

En 1985, les maires du Québec réclamaient le privilège accordé en ce domaine aux protonotaires. En France, on le sait, les maires président aux mariages, ce qui est fort commode, dans les mairies.

L'Union des municipalités du Québec représente fort justement que bien souvent, les jeunes couples n'apprécient pas tellement contracter mariage dans un palais de justice et que, par ailleurs, celui-ci est parfois éloigné du lieu de résidence des futurs mariés. Elle citait, à titre d'exemple, qu'un couple d'Amqui, dans la vallée de la Matapédia, devait franchir près de cent kilomètres pour se présenter au palais de justice de

son district judiciaire...à Baie-Comeau ! Il y a de quoi décourager les invités !

L'Office de révision du code civil et le barreau du Québec sont favorables à cette requête.

Madame Norman J.R. NEILSON (voir Alice TARIEU DE LANAUDIÈRE-NEILSON)

O

Odette OLIGNY

● LE BEAU DEMAIN EST DEVENU...LE BEL HIER

Elle était journaliste avant d'être féministe, née dans cette belle ville de Troyes, patrie de Marguerite Bourgeoys. Après de premières études, rue Kléber, une bourse de l'État lui permet de s'inscrire à l'École supérieure de Joigny, dans l'Yonne.

C'est en 1919 qu'elle arrive à Montréal ; ce n'était encore, écrira-t-elle plus tard, qu'un grand village. Rue Saint-Denis, il n'y avait que des trottoirs de bois au nord de la rue Mont-Royal. Cette métropole, Odette Oligny l'a vue grandir, lui a tenu le pouls pendant plusieurs années. En 1946, dans un billet intitulé *Le beau demain*, paru dans *Le Canada*, elle soulignait les pas de géant que Montréal avait franchis. Elle prônait une millième fois peut-être le rapprochement des Canadiens francophones de leurs *cousins* français.

Il faudra qu'ils s'unissent pour réaliser, car ils ont un même génie du langage, de la culture, des mœurs et coutumes. Les Canadiens ont toutefois un avantage certain : ils vont de l'avant et c'est justement ce qui fait leur force et leur prépare un si beau demain.

Tout en pratiquant son métier de journaliste, elle trouvait le moyen de parler aux femmes sur les ondes. Pendant quatre ans, notamment, elle s'entretint au micro avec elles à raison d'une demi-heure par jour, sans discontinuer. C'était l'époque où il fallait vraiment bosser pour survivre, surtout quand on avait la responsabilité de trois filles : Huguette, Lily et Monique.

Au lendemain de la guerre, les citoyens de Troyes sont dans le dénuement. Odette Oligny se fait la figure de proue d'un mouvement pour l'envoi de farine. À l'automne de 1947, la ville de Montréal leur en expédiera cent dix tonnes. Geste de reconnaissance envers cette Champagne qui lui a donné non seulement Marguerite Bourgeoys, mais aussi son fondateur, le sieur de Maisonneuve, et Jeanne Mance. Quelques mois plus tard, le maire Camillien Houde remettait à la Société historique de Montréal un tableau du peintre Léopold Smétana, reçu de Troyes, représentant l'église de Neuville-sur-Vanne, où le sieur de Maisonneuve a été baptisé.

Odette Oigny possédait une plume subtile, maîtrisait un vocabulaire étonnamment riche, et ses anciens confrères n'oublieront pas sa probité professionnelle.

Yvette OLLIVIER-MERCIER-GOUGIN

● UNE GRANDE AMIE DU THÉÂTRE

Elle nous a quittés en juin 1984, mais les fervents de théâtre n'oublieront pas les services qu'elle a rendus chez nous. Née à Québec, formée chez les Ursulines, elle épousa en 1917 Léon Mercier-Gouin, fils de sir Lomer Gouin ; ce dernier était alors premier ministre du Québec.

Cette femme aux talents multiples trouva le temps de se pencher sur les problèmes sociaux. Fondatrice de l'Oeuvre des vieux couples, dont l'objectif était de permettre aux époux indigents de vivre et de mourir ensemble, elle s'intéressa aussi de près à l'Oeuvre de la soupe ainsi qu'à l'hôpital Notre-Dame-de-la-Merci.

Elle s'adonna à la peinture et aux émaux sur cuivre, mais c'est à l'art de la scène qu'elle consacra surtout ses loisirs. C'est elle, assure-t-on, qui convainquit Martha Allen de présenter des pièces d'auteurs québécois au *Montreal Repertory Theatre*, qui fut dès lors à l'origine du *M.R.T. Français*.

Yvette Ollivier a signé plusieurs pièces de théâtre. L'une d'elles, *Un homme*, fut interprétée en 1938 sur la prestigieuse scène de l'Odéon de Paris. Elle a aussi écrit des contes pour jeunes et moins jeunes.

Elle ne s'apercevait pas des jours qui fuient, écrivait l'une de ses biographes en 1938. Des jours, elle devait en connaître encore beaucoup, puisqu'elle s'est éteinte à l'âge de 89 ans.

Willa Marion O'MEARA-COOK

● PREMIER BAPTÊME DE L'AIR D'UNE QUÉBÉCOISE

En 1912, alors qu'elle séjourne en France avec son mari, elle se trouve à Villacoublay, Seine-et-Oise, lorsque Louis Bréguet défie les dames présentes de vouloir l'accompagner dans son étrange oiseau. C'est un pionnier de l'aéronautique, et celle-ci n'en est encore qu'à ses balbutiements.

À la grande surprise de Bréguet, Mme Cook se déclare prête à subir son baptême de l'air. *Je n'aurais pas voulu me laisser traiter de poule mouillée par un Français*, dira-t-elle plus tard. *Mon mari était furieux, mais ce fut une expérience merveilleuse*. Il fallait un certain courage, car Bréguet donnait alors des démonstrations audacieuses avec son fragile aéroplane.

Près d'un demi-siècle plus tard, Mme Cook franchissait l'Atlantique confortablement installée dans le plus récent aérobus, un *Stratocruiser*, qui mettait neuf heures à s'acquitter du trajet Montréal-Prestwick. Elle

allait rendre visite à deux de ses filles, mariées à des membres de la noblesse britannique.

On dit de Mme O'Meara-Cook qu'elle fut non seulement la première Québécoise, mais la première femme au monde à être passagère dans un avion.

Cette dernière assertion, cependant, laisse songeur. En 1910, Jacques de Lesseps participe, à Montréal, à une Semaine de l'aviation. En octobre, il est au Belmont Park, aux États-Unis ; le 24, une certaine Grace Mackenzie, fille d'un magnat canadien des chemins de fer, accepte de l'accompagner pour une courte envolée : quatre milles et demi en trois minutes et demie. Elle avait donc devancé de deux ans sa compatriote O'Meara.

Rose OUELLETTE

● LA ROSE D'OR À UNE ROSE...DE 81 ANS

Si jamais rose d'or fut méritée, elle ne le fut jamais davantage que le soir du 29 avril 1985, alors qu'ont été honorées les femmes de l'année dans le cadre du Salon de la femme. *Rose Ouellette vous a lâ, dans son cœur. C'est petit, mais 'y a d'la place pour tout l'monde ! Mon public, c'est ma famille !*

Trois phrases qui, spontanément, résumaient une longue carrière toute tissée de l'irrésistible attrait des planches, de renoncement et, disons-le, de dévouement à l'égard d'une clientèle qui, à l'époque du *National*, avait autant besoin de jeux que de pain.

Jamais Rose Ouellette n'a espéré se hisser au panthéon des monstres de la scène, ce qui la grandit davantage à tous les yeux qu'elle a animés d'un sourire.

Avant la Première Grande Guerre, il y avait eu à Montréal les Filion, les Hamel, les Palmieri, les Daoust, et combien d'autres ! Puis, dans l'entre-deux-guerres, les Durand, les Baril, les Duquesne, les Giroux...

Mais pendant que *Flambeau* cousinait avec *Les deux orphelines*, que la *Passion* faisait du coude à *Aurore l'enfant martyre*, le burlesque gagnait ses lettres de noblesse. Alors que la crise assombrissait les jours, que le chômage affamait la classe ouvrière, des comiques répandaient un baume bienfaisant sur les plaies sociales. Les Guimond, père et fils, poussaient l'improvisation jusqu'à jouer simultanément dans les deux langues, leurs tournées les conduisant jusqu'en Nouvelle-Angleterre.

Rose Ouellette a vécu ces moments vraiment palpitants. Sur la scène du *National*, elle jouissait d'une popularité si peu conventionnelle qu'elle retint l'attention d'un jeune professeur de Stanislas : longtemps après, devenu président de la République française, Valéry Giscard d'Estaing demandait à un visiteur québécois si la *Poune* jouait toujours...

Olivier Guimond, fils, *Ti-Zoune Junior*, hélas ! disparu prématurément, et la *Poune*, toujours des nôtres, auront connu à la télévision

une popularité qu'ils n'auraient jamais espérée à l'époque du *National*.
Bravo !

Lise OUIMET-PAYETTE

● PROFITER DE LA DÉBANDADE POUR INVESTIR LA PLACE

Ce sont les ondes qui lui ont donné l'occasion la plus favorable de faire connaître ses points de vue, à un moment où la promotion de la condition féminine bénéficiait d'une nouvelle poussée dans l'opinion publique. Elle perdait rarement l'occasion d'aborder le sujet, notamment au cours de ses entrevues. L'auteur de ces lignes se souvient de la question qu'elle lui avait posée à brûle-pourpoint, devant les caméras : *Qu'est-ce que ça fait à un sous-ministre d'apprendre qu'il aura maintenant une femme comme ministre ?* Mme Claire Kirkland-Casgrain venait tout juste d'accéder au ministère du Tourisme, de la Chasse et de la Pêche. Ce qui lui avait valu une réponse peut-être...décevante, car son interlocuteur n'avait rien d'un misogyne.

Ses convictions indépendantistes l'amènèrent tout naturellement à œuvrer au sein du Parti québécois et à solliciter un mandat à l'Assemblée nationale, qu'elle n'eut pas de peine à remporter, compte tenu de sa sincérité, de son franc-parler et de sa popularité.

Elle fut ministre pendant quatre ans et demi, soit de novembre 1976 à avril 1981. Tout d'abord titulaire du ministère des Consommateurs, Coopératives et Institutions financières, elle allait devenir la première femme ministre déléguée à la Condition féminine.

En 1981, elle choisissait de ne pas briguer de nouveau les suffrages, puis signait un livre que la critique reçut avec certaines réserves. Dès lors, Lise Payette entra en période de réflexion. En avril 1985, elle exprimait à deux journalistes l'avis que le temps était venu pour les femmes de s'imposer à l'intérieur du Parti québécois. *Quand un parti est en débandade, c'est le temps de l'investir, d'envahir les postes importants*, leur disait-elle. Mais c'est à d'autres, semble-t-il, qu'elle avait décidé d'en laisser la responsabilité. Espérons qu'elle souhaitait ainsi leur réserver une surprise.

Après son incursion en politique, Lise Payette est revenue à la télévision. Son téléroman *La bonne aventure* devait lui valoir d'enviables cotes d'écoute.



Lorraine PAGÉ

• À LA PRÉSIDENTENCE DE L'ALLIANCE DES PROFESSEURS

Le domaine de l'éducation a sans doute été le premier où la Québécoise se soit taillé une place de calibre professionnel. Il y a un siècle, ne reconnaissait-on pas le dévouement de la maîtresse d'école, sans toutefois, hélas, que l'appréciation laudative de son rôle ne se traduisît par des conditions de travail équitables. Les moins jeunes ne se souviennent-ils pas encore d'une époque où l'institutrice ne recevait qu'une maigre pitance de quelques centaines de dollars par année ?

Fort heureusement, la situation a évolué. Non seulement l'exercice de la profession offre-t-il plus d'attrait au point de vue matériel, mais la Québécoise participe majoritairement à l'amélioration du statut des formateurs. Songeons, par exemple, que 65 pour 100 des membres de la Centrale de l'enseignement du Québec sont des femmes, bien que le président soit un homme.

Au début de juin 1985, l'Alliance des professeurs de Montréal donnait un notable coup de barre. Celle-ci compte deux fois autant de femmes que de membres masculins et Lorraine Pagé en devenait la première présidente, remportant trois fois autant de votes que son opposant masculin. *Mon élection, déclara-t-elle, est un hommage aux femmes, qui sont restées à l'ombre des hommes, qui tenaient les micros et les tribunes, alors qu'elles occupaient le plancher et le terrain.* Elle ajoutait qu'ainsi, l'Alliance traçait le chemin pour la CEQ, dont elle constitue le plus gros syndicat affilié. Mme Pagé, élue par 2 173 des 2 984 voix exprimées, était jusqu'alors vice-présidente de la CEQ qui, dit-elle, devra elle aussi se donner un jour une femme présidente.

Madame Joseph PAPINEAU (voir Rosalie CHERRIER-PAPINEAU)

Madame Joseph PAPINEAU (voir Catherine QUEVILLON-PAPINEAU)

Madame Louis-Joseph PAPINEAU (voir Julie BRUNEAU-PAPINEAU)

Élodie PARADIS – Sœur Marie-Léonie

● PREMIÈRE BÉATIFICATION PROCLAMÉE EN AMÉRIQUE

C'est tout d'abord au noviciat des Sœurs de Sainte-Croix, à Saint-Laurent, qu'entra cette jeune fille de meunier, qui avait vu le jour à L'Acadie, non loin de Montréal. Elle fit profession en 1857 sous le nom de Sœur Marie-Léonie. Elle enseigna successivement à Sainte-Scholastique, à Varennes, à Saint-Martin et, finalement, à New York et dans l'Indiana.

En 1874, ses supérieures l'envoient fonder une maison à Memramcook, au Nouveau-Brunswick, avec six compagnes. C'est là qu'elle jettera les bases d'une nouvelle communauté, les Petites Sœurs de la Sainte-Famille, alors que quinze postulantes prirent le voile en 1875.

Plus tard, l'évêque de Sherbrooke accueillit le noviciat de la communauté dans sa ville épiscopale, en même temps qu'une centaine de religieuses.

En 1905, Sœur Marie-Léonie se détachait complètement des Sœurs de Sainte-Croix et sa nouvelle famille volait de ses propres ailes. Elle mourut en 1912.

Les Petites Sœurs de la Sainte-Famille ont pour objectif d'assister les prêtres en assumant des travaux domestiques et de secrétariat.

Jusqu'à la visite de Jean-Paul II, sept personnages de notre histoire ancienne et récente avaient été béatifiés, mais un seul ayant vécu au cours du présent siècle, le frère André ; or, le 11 septembre 1984, le Pape béatifiait Sœur Marie-Léonie, lors d'une grand-messe célébrée en plein air à Montréal. C'était la première béatification proclamée en Amérique.

Notons également que des 2 600 saints reconnus officiellement par l'Église catholique, seulement neuf ont séjourné au Canada ; tous étaient originaires de l'étranger : une femme, Marguerite Bourgeoys, fondatrice de la Congrégation de Notre-Dame, et huit missionnaires jésuites massacrés par les Iroquois et canonisés en 1926.

Mère Marie-Léonie est bénie de Dieu, dit Jean-Paul II, et la fondatrice des Petites Sœurs de la Sainte-Famille prit sa place dans les rangs des Bienheureux. De nos jours, huit cents de ses filles continuent son œuvre.

Esther PARIZEAU

● UNE QUÉBÉCOISE AU CAPITOLE DE WASHINGTON

Combien de Québécois, croiriez-vous, ont l'honneur de figurer au nombre des personnages dont on a placé des statues dans la rotonde du capitol de Washington ? Vous auriez sans doute trop de quatre doigts sur une main pour les dénombrer ! C'est une Québécoise de la région de Montréal qui a mérité cette distinction.

Esther Parizeau, née à Saint-Martin, dans le rang Saint-Elzéar en 1823, se destina tôt à la vie religieuse. Son père la présenta à Mère Gamelin, fondatrice des Sœurs de la Charité de la Providence. La jeune fille avait étudié à Saint-Vincent-de-Paul, où l'une de ses institutrices ne fut sans doute pas étrangère à sa vocation : Élisabeth Bruyère devait, en 1844, fonder une école à Bytown (l'Ottawa d'aujourd'hui).

Elle prit le voile sous le nom de Sœur Joseph et se trouvait à l'Asile de la Providence, à Montréal, lorsque Mgr Augustin-Magloire Blanchet demanda des religieuses pour l'État de Washington. Premier évêque de Nesqually, il résidait à Walla-Walla (de nos jours, Seattle).

Désignée pour la nouvelle fondation, elle s'y rendit par...le canal de Panama : comme quoi le chemin le plus commode entre deux points n'est la ligne droite que depuis l'avènement de l'avion !

Devenue Sœur Saint-Joseph-du-Sacré-Cœur, elle bénéficia de la collaboration de plusieurs compagnes également venues de Montréal, et de ce grain de sénévé jaillit une moisson de 29 établissements, surtout des hôpitaux, ici et là dans la république voisine.

Décédée en 1902 à l'âge de 79 ans, elle méritait bien le touchant hommage que lui a rendu Washington en plaçant sa statue sous la coupole de son capitol. C'est en 1977 que cette décision fut prise. Trois ans plus tard, on présentait l'œuvre au président Carter, devant douze cents invités. C'était le 1^{er} mai 1980.

Grace Julia PARKER-HAMILTON/DRUMMOND

● UNE PIONNIÈRE CHEZ NOS COMPATRIOTES ANGLOPHONES

Elle appartenait à cette catégorie d'anglophones qui poursuivaient un double objectif : promouvoir l'unité des deux races fondatrices du Canada et l'essor de l'Empire britannique dont le pays constituait l'un des éléments les plus prometteurs. Mais là n'est pas le motif pour lequel elle trouve sa place dans le présent palmarès.

Montréalaise de naissance, tout d'abord épouse du révérend George Hamilton, puis de sir George Drummond, elle fut l'amie intime de lady Aberdeen, épouse du gouverneur général. Cette dernière fonda le *National Council of Women* et c'est lady Drummond qui se chargea de la formation du chapitre de Montréal de cet organisme.

Elle était d'avis que si la femme aspirait à jouer un rôle dans les affaires d'intérêt public, elle devait de toute nécessité consentir et s'habituer à prendre la parole devant des groupements, et elle créa elle-même un précédent en 1908 en s'adressant à un auditoire lors d'un banquet, ce qu'elle pouvait faire avec aise dans les deux langues.

L'année précédente, elle avait pris une part active à la fondation du *Women's Canadian Club* de Montréal, le premier au Canada, et elle en fut la première présidente. Elle fut récipiendaire de divers titres hono-

rifiques et fut la première femme à recevoir de l'Université McGill une licence en droit *honoris causa*.

Françoise PARROT (voir Françoise LEMAY-PARROT)

Madame Céline PAYETTE (voir Céline HERVIEUX-PAYETTE)

Lise PAYETTE (voir Lise OUIPET-PAYETTE)

Suzanne PAYNE (voir Suzanne McDOUGALL-PAYNE)

Madame Hugues PEAN (voir Angélique RENAUD D'AVÈNE DES MELOIZES-PÉAN)

Madame de la PELTRIE (voir Marie-Madeline CHAUVIGNY-GRUEL DE LA PELTRIE)

Madame Louise PENNISSEAULT (voir Marie-Marguerite LEMOINE-PENNISSEAULT)

Madame Mathieu PERRIN (voir Jeanne-Thérèse PILET-PERRIN)

Malenda PIGEON-PRÉVOST

• UN PETIT PIED BURINÉ DANS LA PIERRE...

Parce qu'elle est de foi protestante, c'est dans la sacristie, non dans l'église, qu'elle se marie, à la Pointe-Saint-Charles, le 29 octobre 1906. Elle avait promis de se faire catholique, mais une...hérétique a-t-elle sa place dans la maison de Dieu ? Le 23 décembre, Mgr Zotique Racicot, l'auxiliaire de l'archevêque, Mgr Bruchési, lui conférait le baptême et, le lendemain, en première page, *La Presse* donnait le compte rendu de cette victoire sur la Réforme. Cette fois, la catéchumène était agenouillée dans le chœur, et c'est ainsi que l'illustrateur du journal l'a présentée aux lecteurs. Elle avait 24 ans.

Les années passèrent. Elle avait promis d'élever ses enfants dans la religion de Rome, ce qu'elle fit scrupuleusement, par souci d'honnêteté. En mars 1956, la voilà veuve : elle et son mari auraient célébré leurs noces d'or sept mois et demi plus tard.

Le glaucome la guette. La cécité s'installe.

Le cœur, dit-on, a des raisons...que la raison ignore. La nuit qui devient dès lors sienne favorise certainement la méditation. Le 7 août 1959, elle signe une lettre qu'elle a dictée à l'un de ses fils, destinée au cardinal-archevêque : *Veillez rayer mon nom des Registres de l'Église catholique romaine. Née dans la foi protestante et l'ayant pratiquée jusqu'à l'âge de vingt-quatre ans, j'ai l'intime conviction de ne pas errer en y retournant. Dieu m'a enlevé la vue afin que mon âme puisse mieux voir.*

Serait-ce que la nuit porte conseil ?

En décembre 1965, elle sombrait dans une autre nuit, irrévocable.

Pourquoi rappeler sa mémoire ? Pour deux raisons, dont la seconde...prévaut de loin sur la première. Tout d'abord, elle fut l'une des dizaines de milliers de femmes qui, dans l'anonymat du filigrane de la vie quotidienne, ont contribué à *faire* le Québec. Ensuite, parce

qu'elle a donné le jour à l'auteur du présent ouvrage.
Mais il ne reste pas d'elle que quelques cendres...

* * *

En septembre 1881, Arsène Pigeon épouse Éveline Bruneau ; ce sont des protestants, mais pour des motifs différents que l'espace ne permet pas d'évoquer. Leur fille aînée, Malenda, naîtra l'année suivante, avec le retour de l'été (21 juin 1882).

Le père a mis en chantier une maison. Habile artisan, il en taillera, soir après soir, chacune des pierres. Ce foyer, il veut lui donner un sceau distinctif ; il sculpte ses initiales au linteau de l'entrée principale, mais comment faire davantage ?

Il trace le contour des pieds et des mains de sa femme sur les linteaux et les montants des fenêtres et les détache en haut-relief. La petite Malenda s'endort tous les soirs sur les ravalements ; comment l'associer elle aussi au décor extérieur ?

Allez voir. Cette maison du vieux Bordeaux existe toujours, affreusement défigurée, boulevard Gouin, entre la rue de Saint-Réal et l'avenue Columbia. Examinez la fenêtre de l'étage, côté ouest : au-dessus des deux mains d'adulte qui en ornent le linteau, dans un carré, s'inscrit un pied d'enfant. C'est derrière ces battants que s'écoula sans doute la jeunesse de Malenda Pigeon.

Côté est, le linteau d'une porte s'orne d'un mascarón, mais cette tête tire la langue. Pourquoi ? Le grand-père Arsène était un protestant au milieu d'une population catholique. On l'assomma, un soir, alors qu'il taillait ses pierres. Homme de peu de mots, il choisit cette façon de faire un *ped de nez* à ses voisins.

Au siècle dernier, on n'avait aucune idée des communications dans le sens que l'on donne à ce mot de nos jours. Si le grand-père Arsène vivait encore, ne pensez-vous pas qu'il mériterait un diplôme pour sa conception visuelle de la communication ? Son message est toujours là, gravé dans la pierre.

Jeanne-Thérèse PILET-PERRIN

● UM MARIAGE CHEZ LES ONNEYOUTS

Voici une histoire d'amour qui retiendra sûrement l'attention de quiconque s'intéresse aux romans insolites. Jugez-en vous-même.

On sait que, lorsqu'ils ne mouraient pas au poteau de tortures, les prisonniers des Iroquois *bénéficiaient* souvent d'une captivité laborieuse qui leur valait parfois la bastonnade et autres *attentions* de même acabit.

Vers 1688, Mathieu Perrin fait partie d'une expédition chargée de livrer des marchandises au fort Cataracoui (l'actuelle ville de Kingston, Ontario). C'est un Breton, le fils de Henri Perrin et de Jeanne Merrin ;

cette dernière avait eu un premier mari, Éloi Jarry, mort aux mains des Iroquois.

Donc, alors que Mathieu remonte le Saint-Laurent, des Onneyouts fondent sur lui et ses compagnons et l'amènent en leurs cantons. Il avait 23 ans.

Fort heureusement, il échappe au suprême sacrifice et doit se résoudre à attendre quelque événement fortuit pour reconquérir la liberté.

L'année suivante, les guerriers onneyouts rentrent d'un coup de main perpétré à Boucherville. Ils ont tué un Français, François Éthier, et ramènent sa veuve, Jeanne-Thérèse Pilet, qui compte dix-huit printemps.

On devine le reste. Comment ce couple parvint-il à convaincre les Onneyouts de les laisser se marier ? C'est en tout cas ce qu'ils firent avec la bénédiction d'un missionnaire jésuite, le Père Millet, lui-même prisonnier des Onneyouts, qui l'avaient capturé par ruse au fort Cataracoui (ou Frontenac). C'est sans doute ce prêtre qui intercéda en faveur du couple, car sa dialectique et sa personnalité n'avaient pas tardé à en faire un notable de la confédération iroquoise !

En 1694, le gouverneur de Frontenac, à la faveur de négociations avec les Cinq-Cantons iroquois, exigea la libération de tous les prisonniers. Mathieu Perrin et Jeanne-Thérèse Pilet s'établirent à Lachine, où il vécurent heureux et eurent dix enfants, dont trois couples de jumeaux.

Étaient-ce déjà les *sauvages* qui apportaient les bébés ?

Diane PILOTTE

● L'UNE DES PIONNIÈRES DE LA GRC

C'est seulement en 1974 que la Gendarmerie royale du Canada accepta pour la première fois des femmes dans ses rangs. Diane Pilote fut au nombre des 32 qui y furent admises cette année-là. Aujourd'hui, ce corps policier en compte au moins vingt fois plus.

Diane raconte que, toute jeune, elle avait menacé deux agents de son balai parce qu'ils soupçonnaient son frère de vandalisme. Ce fut le début d'une carrière axée sur la recherche de la justice. *Lorsque j'arpente la rue, dit-elle, et que je vois de jeunes drogués, je suis prise de colère à l'égard de ceux qui les approvisionnent.*

Le fait d'être une femme ne la dispense pas des missions dangereuses ; elle n'oublie pas le jour d'octobre 1983 où elle dut participer à un barrage routier visant à l'arrestation d'un homme qui avait abattu un de ses collègues.

Diane a travaillé à Régina, à Ottawa et dans plusieurs villes du Québec, notamment à Val-d'Or pendant cinq ans. Elle reconnaît qu'il existe certaines différences entre le genre de responsabilités que la femme et l'homme peuvent assumer. *Si nous nous livrons à une perquisition et qu'il est nécessaire d'enfoncer une porte, disait-elle à un reporter de*

la Presse canadienne, *je ne tenterai pas de me faire valoir physiquement s'il y a un homme de cent kilos à mes côtés*. Mais avec ses 76 kilos, elle n'hésite pas quand il le faut à évacuer un automobiliste de sa voiture.

Mina PILOTTE-VANDAL

● CE QUE J'AI DE PLUS DOUX EST CACHÉ SOUS LA TERRE

Telle était la devise de Marie Stuart après la mort de son mari, François II. Pierre Vandal, déjà veuf de sept femmes, et Mina Pilote, elle-même deux fois veuve quand ils s'épousèrent, auraient pu la faire leur ! Nous avons souligné cette étonnante union dans notre précédent livre, *Il y a toujours une première fois*.

Parti de son village natal de Saint-Simon à l'âge de 15 ans afin de tenter sa chance aux États-Unis, Pierre Vandal épousa une institutrice qui mourut après dix-neuf ans de mariage, lui laissant quinze enfants.

Au retour de Cuba, où il a participé au conflit hispano-américain, il se remarie, choisissant pour compagne la veuve d'un ouvrier tué dans la mine où ils gagnaient leur vie ; elle apporte six enfants dans sa corbeille.

Après treize mois, il redevient veuf. Cette fois, il le demeurera vingt et un ans.

Sa troisième épouse, il la perdra par suite d'un accident survenu le jour même du mariage.

En 1927, il revient dans son village natal. Il a 68 ans. L'année suivante, il se fixe à Saint-Liboire. La guigne l'y poursuit. Sa quatrième épouse mourra d'un cancer et sa cinquième, du charbon. Il ne vivra que dix mois avec sa sixième, mais quatre ans et demi avec sa septième.

Il a maintenant 85 ans et ne peut se résoudre à vivre seul. En juillet 1942, il marche une huitième fois vers l'autel. Sa dernière épouse, née Pilote, Mina, est déjà veuve de deux maris. Deux conjoints qui, au total, ont prononcé dix fois le oui sacramentel.

Jeanne-Antoinette POISSON, marquise de Pompadour

● LA DERNIÈRE AVOCATE DE LA NOUVELLE-FRANCE

Bien sûr, cette *pauvre* marquise ne vint jamais dans la vallée du Saint-Laurent, et elle ne peut sans doute pas aspirer à la béatification. D'accord. Mais nous, Québécois, ne pouvons l'oublier, même si son rôle auprès du roi était de satisfaire sa luxure et de le distraire sans cesse de son ennui perpétuel par des plaisirs toujours nouveaux. Ce sévère jugement est celui de l'historien Henri Carré, qui s'explique sur les *plaisirs nouveaux* en mentionnant deux théâtres dont elle fut en même temps régisseuse, directrice de troupes, actrice et même cantatrice. On écrira ensuite qu'elle savait faire...chanter Louis XV.

Pourquoi nous ne pouvons l'oublier ? Tout simplement parce qu'aux heures ultimes de la Nouvelle-France, elle était prête à ouvrir sa propre cassette pour sauver la colonie.

Louis-Antoine de Bougainville, on le sait — ou on ne le sait pas assez —, le futur circumnavigateur, fit toute la guerre du Canada sous le marquis de Montcalm. Après la victoire de Carillon, il est en France et plaide en véritable stratège la cause de la colonie, réclame des renforts.

— *Quand le feu est à la maison, on ne cherche pas à sauver les écuries !* lui dit Berryer, ministre de la Marine.

— *On ne dira pas du moins*, lui rétorque Bougainville, *que vous parlez comme un cheval !*

C'est Mme de Pompadour qui intervient pour calmer la fureur que le ministre entretient à l'égard de ce beau jeune homme si plein de promesses. Mais elle fera davantage : elle tentera d'emprunter deux millions de livres, donnant en gage sa fortune et ses bijoux, pour l'*absolu nécessaire* : l'engagement d'un millier de recrues, de canonniers et de mineurs, d'ingénieurs et de dessinateurs, l'achat de canons portatifs démontables, de boulets, de bombes, de poudre. Mais en vain : la France est à genoux.

Salut, Jeanne-Antoinette Poisson ! Dès lors, la cour, bien instruite de la situation du Canada, incapable d'y assurer *une infériorité moins monstrueuse*, écrira Bougainville à la marquise de Montcalm, saura gré à son mari *de tous les instants dont il reculera la perte de cette colonie*.

Marie-Thérèse POLLET DE LA COMBE POCATIÈRE – Le MOYNE D'IBERVILLE/DE BÉTHUNE

● LES BEAUX MARIAGES D'UNE FILLE DU CRU

C'est à Beauport qu'elle naquit en 1672. Sa mère, devenue veuve quatre jours plus tôt, allait recevoir, sept mois plus tard, le titre de la seigneurie de la Pocatière. À l'âge de 21 ans, le 8 octobre 1693, Marie-Thérèse devait épouser l'un des fils de Charles Le Moyne, Pierre Le Moyne d'Iberville, celui qui allait devenir le plus illustre des *Macchabées de la Nouvelle-France*.

C'est sur le grand banc de Terre-Neuve que naîtra, un peu moins de neuf mois plus tard, le premier enfant du couple, qu'un missionnaire ondoya à bord, en attendant l'arrivée à Québec. Marie-Thérèse a uni sa destinée à celle d'un homme de guerre. Déjà, il a à son crédit des campagnes à la baie de James. Il se portera sur toutes les autres frontières : à Terre-Neuve, en Acadie, en Nouvelle-Angleterre, jusqu'au golfe du Mexique !

Quand le sieur d'Iberville achète la seigneurie d'Ardillières, une commune de l'actuel département de la Charente-Maritime, sans doute songe-t-il à la retraite, mais la mort le surprendra à Cuba, en juillet 1706.

Deux ans plus tard, la veuve de celui qu'on a appelé *le premier grand Canadien* se remarie ; son nouveau compagnon sera nul autre que Louis, comte de Béthune, lieutenant-général des Armées navales de France ! Elle avait alors 36 ans, et on peut deviner qu'elle possédait un vernis assez exceptionnel au contact d'un premier époux qui se sentait aussi à l'aise à la cour qu'au pied du grand mât de son voilier.

Devenue seigneuresse d'Ardillières, elle y passa le reste de ses jours. Son fils, né sur le grand banc, et l'une de ses filles, Marie-Thérèse, attendent la Résurrection dans l'église du lieu, de même que leur beau-père, le comte de Béthune, dont la pierre tombale a été retrouvée, il y a quelques années, à la faveur de la démolition d'une tribune. Il était décédé le 20 octobre 1734, à l'âge de 75 ans.

Tels furent les deux mariages que contracta cette authentique fille de la Nouvelle-France.

La marquise de POMPADOUR (voir Jeanne-Antoinette POISSON)

Madame Guillaume PRÉVOST (voir Hortense GLOBENSKI-PRÉVOST)

Madame Hervé PRÉVOST (voir Malenda PIGEON-PRÉVOST)

Madame Martin PRÉVOST (voir Marie MANITOUADESICH-PRÉVOST)

Parmanda PRIMOT

● *JE CROYAIS QU'IL ME VOULAIT BAISER !*

Avant de sourire, rouvrez votre dictionnaire : au XVII^e siècle, ce verbe n'avait pas le sens vulgaire qu'on lui donne aujourd'hui. D'ailleurs, ce cri du cœur, c'est un prêtre de Saint-Sulpice, Dollier de Casson, qui nous l'a légué dans son *Histoire du Montréal*. Voici donc une anecdote qui nous rappellera, en fait, le courage dont devaient faire preuve quotidiennement les premiers colons de Ville-Marie.

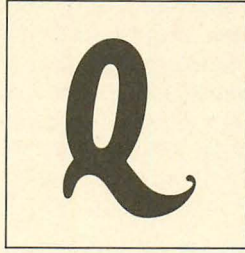
Nous sommes en 1652. Les Iroquois veillent derrière les arbres dans l'espoir de surprendre quelque colon au travail. C'est la femme Primot qu'ils cernèrent, à deux portées de fusil du fort. Trois Iroquois se jetèrent sur elle, brandissant des haches de guerre. Alors que l'un d'eux s'apprêtait à la scalper, elle reprit ses sens, se leva et saisit *ce cruel avec tant de violence par un endroit que la pudeur nous défend de nommer, qu'à peine se put-il jamais échapper*. Tombant évanouie, elle donna lieu à cet Iroquois de *s'enfuir au plus vite, ce qui était l'unique chose à quoi il pensait pour lors*, présume Dollier de Casson.

Mais celui-ci n'a pas terminé sa relation, car cette action fut suivie de *quelque chose d'assez plaisant*. Un Français accouru au secours de la malheureuse *l'embrassa par témoignage d'amitié et de compassion*. Il ne lui en fallait pas davantage pour retrouver ses sens en des bras si vigoureux, et son premier réflexe fut de gifler ce *client affectueux*.

Quand on lui demanda pourquoi elle lui avait *déchargé* ce grand soufflet, elle répondit en son patois : *Parmanda, je croyais qu'il me voulait baiser !*

Laissons au sulpicien le soin de tirer les conclusions. *C'est une chose étonnante, les profondes racines que jette la vertu lorsqu'elle se plaît dans un cœur ; son âme était prête à sortir, son sang avait quitté ses veines et la vertu de sa pureté était encore inébranlable dans son cœur.*

Dès lors, cette bonne femme Primot ne fut plus désignée que par un surnom : *Parmanda.*



La QUÉBÉCOISE

● ELLE PARE SA BEAUTÉ COMME UNE CHÂSSE...

En 1891, il y aura bientôt treize lustres que la Nouvelle-France a été détachée de la mère patrie, mais là-bas, on n'ignore pas que dans la vallée du Saint-Laurent vivent d'irréductibles descendants des 60 000 colons demeurés sur place après que le fleurdelisé eût repassé l'Atlantique.

Cet intérêt se manifeste de temps à autre dans journaux et revues. Nous avons glané les appréciations suivantes dans *Le Grand Almanach Français Illustré*. Quand on y mentionne la *Canadienne*, c'est visiblement de la Québécoise qu'il s'agit.

C'est une Française transplantée aux antipodes ; fleur fragile de l'Occident acclimatée au nord de l'Amérique, dit le Grand Almanach.

Deux cents ans ont passé sur la Dieppoise et sur la Malouine sans effacer les traits principaux qui distinguent les enfants d'une même patrie.

Fidèle à nos traditions, à nos goûts, à notre langue, à notre religion, la Normande ou la Bretonne du Nouveau-Monde revendiquera avec fierté son origine française, qui est un parchemin de noblesse sans pour cela délaissier son titre de Canadienne, qui est une conquête.

Aimable et coquette, l'habitante de Québec cherche à plaire tout autant que la Parisienne et ainsi qu'elle, arrive facilement à ce but. Le choix de ses toilettes prend une grande place dans ses occupations domestiques.

Le joug étranger, le climat lointain...

Une représentation de la Québécoise accompagne la description.

La ravissante gravure ci-jointe nous dépeint la Canadienne se rendant au Skating.

Elle marche avec lenteur et précaution ; on sent qu'elle a perdu la désinvolture vive et assurée de la Française. Sur le verglas, la Française en a-t-elle davantage ? Il y a quelque chose de plus alangui dans son regard, son sourire et son maintien. Le joug étranger, le climat lointain ont modifié, sans les amoindrir, la nature et le caractère de la femme de l'ex-Nouvelle-France.

Anglaise contre son consentement, elle a revêtu un costume que l'on assure là-bas très parisien, et qui nous semblerait, ici, très américain. Mais laissons à cette compatriote par le cœur et le souvenir ses douces illusions ! Lorsqu'elle va patiner sur le ice ring, belle et pimpante, la joie dans les yeux, le sourire aux lèvres, persuadée qu'elle réalise le type pur de sa bisâieule, n'est-elle pas digne de notre sympathie, la chère créature ?

Vivante image de la patrie absente

Luciole, car c'est le pseudonyme qui figure pour signature, écrit que le pouvoir féminin, contesté à tort quelquefois chez nous, est au Canada dans toute sa vigueur. Une vigueur plutôt...famélique à cette époque !

Puis, Luciole reprend son aimable dithyrambe.

Idole ravie à la terre natale, elle est restée la plus vivante image de la patrie absente. Prenant les soucis et les travaux à leur charge, les hommes ont préservé leur compagnes des peines et des labeurs qui assaillent parfois la plus faible partie du genre humain. Une seule remarque : ouf !

Aimée, adulée, gâtée, la Canadienne pare son intérieur comme un temple et sa beauté comme une châsse. Tous ses soins se concentrent dans l'apprêt de plantureux repas et de toilettes sans cesse renouvelées.

Il n'y a point à dire : la luminosité de cette luciole n'avait jamais atteint la fermière québécoise s'échinant d'une étoile à l'autre !

Et l'encensoir de reprendre son mouvement de pendule.

Son esprit est aimable, son cœur généreux, son âme élevée vers la piété — ce phare qui éclaire et guide nos vies.

Prenant gaiement l'existence, elle patine avec intrépidité pendant les longs mois blanchis de neige, et l'été se repose aux environs de Québec, dans de charmantes habitations où le dolce farniente a trouvé moyen de s'acclimater.

Chose rare : une luciole experte en patinage de fantaisie !

Catherine QUEVILLON-PAPINEAU

• ELLE VOTE POUR SON FILS, UN BON ET FIDÈLE SUJET

Mais, pour mon fils, M. Joseph Papineau, car je crois que c'est un bon et fidèle sujet ! Cette réponse, Catherine Quevillon la fait au bureau de votation quand on lui demande, selon la règle, quel candidat elle appuie.

Car si l'isoloir n'est pas encore entré dans les mœurs et s'il faut se prononcer à haute et intelligible voix pour...la donner, le suffrage féminin, lui, existe déjà.

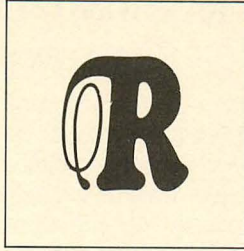
C'est à l'occasion d'un scrutin dans la division Est de Montréal que cette femme âgée, veuve depuis déjà pas mal d'années, se présente aux urnes ; l'anecdote a été rapportée par L.-O. David.

Nous sommes en 1792. L'année précédente, le pays a été subdivisé en deux unités : le Bas et le Haut-Canada. Le 10 juillet, Joseph Papineau est élu à la Chambre d'assemblée. Il y sera reconduit en 1796 et en 1800.

Le bon et fidèle sujet sera un remarquable orateur, un champion de la langue française et un nationaliste intransigeant. Sa parole, écrivait Philippe Aubert de Gaspé, était aussi abondante que les eaux paisibles d'un grand fleuve, tandis que lui-même était aussi immobile que les deux rives qui l'encaissent.

Dans son sillage grandit un fils qui prendra la relève : Louis-Joseph. Celui-ci a déjà été élu à la Chambre quand, en 1809, le père y reprend un siège.

Un bon sujet, avait eu raison de dire Catherine Quevillon !



Marguerite RADISSON dite Duplessis (voir Marguerite DUPLESSIS)

Louise de RAMEZAY

● **UNE ARISTOCRATE FORT HABILE EN AFFAIRES**

Claude de Ramezay, gouverneur de Montréal, eut seize enfants, dont six moururent en bas âge. Quatre fils devinrent de brillants officiers ; chez les filles certaines prirent le voile et d'autres contractèrent de belles alliances. Louise, demeurée célibataire, se tourna presque par la force des choses vers la gestion des biens de la famille et elle fit montre en ce domaine de remarquables qualités, notamment en administrant une scierie située dans la seigneurie de Chambly.

Cette entreprise s'approvisionnait à même les forêts du cours supérieur de la Richelieu et du bassin du lac Champlain. Non seulement en surveillait-elle le rendement, mais elle s'occupait aussi de la vente du bois, allant souvent à Québec dans ce but, car on y construisait des navires.

Louise de Ramezay mit son expérience à profit en animant d'autres scieries, dont l'une en société avec une autre femme qui avait sans doute le sens des affaires, Mme Jean-Baptiste-François Hertel de Rouville, née Legras (Marie-Anne) ; cette fois, l'établissement fut créé de toute pièce, dans la seigneurie de Rouville.

Plus tard, elle s'associait à un certain Jean Chartier, qui possédait une terre dans la seigneurie de la Livaudière de même que les droits de prélèvement de bois de sciage dans toute l'étendue de celle-ci, là où aucune concession n'avait été octroyée ; il en résulta la construction d'une autre entreprise de même nature, alimentée par un ruisseau qui se jetait dans la rivière Chazy (que l'on franchit en entrant dans l'État de New York).

Même si Louise de Ramezay dirigea de florissants commerces — elle s'intéressa aussi au tannage —, Hélène Paré, qui résuma son existence dans le *Dictionnaire biographique du Canada* (IV, 707-708), trouve anachronique la qualité de femme d'affaires que lui décerne l'archiviste E.-Z. Massicotte : c'était, dit-elle, une aristocrate qui administrait des biens dont elle avait la responsabilité. En quoi rang social et sens des affaires ne peuvent-ils pas cohabiter ?

Sophie-Geneviève RAYMOND-MASSON

● ELLE FUT SANS DOUTE NOTRE PREMIÈRE MILLIONNAIRE

C'est en *suyers d'beu* que le jeune Joseph Masson quitta son village natal de Saint-Eustache pour aller occuper son premier emploi à Montréal, ayant eu soin de ne chausser ses belles bottes françaises qu'une fois arrivé à la côte des Neiges. Il allait devenir notre premier millionnaire.

Le 6 avril 1818 Joseph Masson épousait Sophie-Geneviève Raymond, à Laprairie ; elle devait lui donner cinq filles et sept garçons, mais cela n'explique pas sa présence dans ces pages, car les familles nombreuses abondaient à cette époque.

En 1832, Joseph Masson achète la seigneurie de Terrebonne et y entreprend aussitôt de grands travaux pour la mettre en valeur. Malheureusement, il disparaît prématurément en 1847, laissant une fortune considérable à son épouse.

Mon père, écrivait L.-O. David, nous avait souvent raconté l'histoire de la fortune de M. Masson : nous la connaissions par cœur ; nous nous amusions quelquefois à faire des calculs sur le nombre de tombereaux nécessaires pour transporter cette fortune en piastres, en trente sous et en coppes, de Montréal.

Dès 1848, Mme Masson entreprend la construction d'un vaste manoir, un monument digne de la mémoire de son mari : le château Masson, ainsi que la population le désignera tout naturellement. C'était une femme supérieure, qui alliait une solide culture à une charité inépuisable. Elle s'employa notamment à développer l'enseignement secondaire et contribua généreusement à la fondation de l'ancien collège classique de Terrebonne.

Des jeunes particulièrement doués retenaient-ils son attention qu'elle les prenait sous sa protection ; mentionnons notamment Louis Riel, le futur chef de la rébellion du Nord-Ouest, et Joseph-Adolphe Chapleau, qui fut premier ministre et lieutenant-gouverneur du Québec.

Mme Masson mourut en 1883, léguant son manoir à l'Institut des Sœurs de la Providence pour la fondation d'un hospice. Plus tard, il devint le juvénat des Pères du Saint-Sacrement.

Angélique RENAUD D'AVÈNE DES MÉLOIZES-PÉAN

● LA POMPADOUR DE L'INTENDANT BIGOT

On a beaucoup écrit au sujet de ce que le marquis de Montcalm appelait *la grande société de Québec*, alors que l'intendant Bigot s'était entouré de concussionnaires et que l'on dansait sur un volcan. Plusieurs devaient plus tard se retrouver...à la Bastille !

Parmi les satellites qui gravitaient autour de l'intendant se trouvait Hugues Péan, sieur de Livaudière, qui ne tarda pas à devenir million-

naire. Il semble bien que son principal mérite résidait...dans les charmes de sa femme, Angélique d'Avène des Méloizes, une fille d'officier. C'est en tout cas ce qu'écrivit avec un brin de méchanceté l'auteur anonyme d'un précieux document intitulé *Mémoire du Canada*.

Bigot avait 45 ans lors de son arrivée à Québec en 1748, et la belle Angélique, 25. *Elle était jeune, sémillante, pleine d'esprit, d'un caractère assez doux et obligeante*, poursuit la même source ; *sa conversation était enjouée et amusante*.

Il paraît que Bigot rechercha la compagnie de certaines autres femmes, mais que *l'indifférence de quelques beautés ou la mauvaise humeur des maris l'avait obligé de se rejeter sur elle*, écrit Thomas Chapais. L'intendant passait chez elle toutes ses soirées et elle fit non seulement la fortune de son époux, mais aussi celle de plusieurs personnes de sa *petite cour*.

Chapais remarque que Bigot, ce *petit Louis XV*, avait sa *Pompadour* !

Médisance ou calomnie ? Les témoins de l'époque dirent beaucoup de mal de la belle Angélique. Pourtant, lorsque son mari fut incarcéré à la Bastille — il y passa deux ans et demi —, elle lui fut dévouée, et, lorsqu'elle devint veuve, elle se montra fort charitable, puisant notamment dans ses coffres pour secourir des familles rentrées ruinées de la Nouvelle-France. Générosité toute naturelle ? Souci de racheter une inconduite du passé ? Comment lui sonder maintenant les reins et le cœur ?

C'est à Blois qu'elle mourut en 1792, à l'âge de 70 ans.

Marie RENOUARD-GIFFARD

● UNE PIONNIÈRE DE LA CÔTE DE BEAUPRÉ

Le Québécois qui visite Mortagne, au Perche, s'étonne d'y trouver un ensemble immobilier qui porte le nom de *Résidence de Boucherville*, chaque pavillon orné d'une plaque rappelant le souvenir d'une pionnière ou d'un pionnier de la Nouvelle-France. C'est que Robert Giffard, seigneur de Beauport, était de Mortagne, et c'est lui qui fut le promoteur de l'émigration percheronne vers la vallée du Saint-Laurent.

Mortagne, en France, et Boucherville, au Québec, sont jumelées. Au nombre des personnages ainsi honorés figurent quatre femmes : Marie Renouard, Xainte Dupont, Barbe Guyon et Mathurine Robin.

Chirurgien et apothicaire, Robert Giffard connaissait la Nouvelle-France. Il y était venu à bord des voiliers de la Compagnie des Cent-Associés et, dit-on, s'y était même bâti un modeste abri pour la pêche.

Marie Renouard était sa femme. En 1634, la famille partit pour la lointaine colonie. Il fallait tout de même une certaine dose de courage pour suivre ainsi un mari en pleine sauvagerie ! Marie Renouard n'en manquait certainement pas, car elle était enceinte de plusieurs mois au

départ, et c'est en mer qu'elle accoucha d'une fille qui allait devenir la première religieuse canadienne, ainsi que nous le soulignons précédemment en rappelant la trop brève carrière de Françoise Giffard.

Comme c'est le cas pour toutes nos pionnières, Marie Renouard occupe peu de place dans nos livres d'histoire, car, tout comme elles, sa tâche aussi lourde qu'ingrate s'est exercée dans l'anonymat, auprès pourtant d'un mari qui fut l'un de nos premiers seigneurs et aussi le premier médecin de l'Hôtel-Dieu de Québec. À travers elle, notre admiration rejoint toutes les autres.

Madame Pierre RÉVOL (voir Charlotte ROY-RÉVOL)

Claire RICHER

● LA PREMIÈRE FEMME CURÉ

L'année même de la proclamation de la Décennie de la Femme par les Nations unies, le Québec connaissait une première mondiale : le 10 août 1975, Claire Richer, de la communauté des Sœurs de Sainte-Anne, jusqu'alors directrice adjointe de la polyvalente de Saint-Jérôme, se voyait confier par l'évêque du diocèse de Saint-Jean, Mgr Gérard-Marie Coderre, la cure de Saint-Michel de Napierville.

Par définition, le curé est un prêtre placé à la tête d'une paroisse ; aussi Sœur Richer préfère-t-elle le titre de responsable de la communauté chrétienne, puisque les femmes n'ont pas encore accédé au sacerdoce. *Le fait que je sois une femme importe peu*, déclarait-elle à un journaliste. *Songez au rôle minime que nous tenions dans la liturgie voici à peine cinq ans. Je crois qu'en l'absence de recrutement masculin, les gens nous accueilleront facilement.*

Elle n'aurait su mieux dire. Dix ans plus tard, le 1^{er} février 1985, elle accordait une entrevue au *Point* de Radio-Canada ; elle occupait toujours la cure de Saint-Michel de Napierville, baptisant les nouveaux-nés, siégeant avec les marguilliers, tenant la main aux moribonds, distribuant la communion, mais laissant bien sûr à un prêtre la célébration du divin sacrifice.

Grace RITCHIE-ENGLAND

● LA PREMIÈRE FEMME MÉDECIN AU QUÉBEC

Nous avons évoqué précédemment les circonstances dans lesquelles l'Université McGill finit par accepter des étudiantes à sa faculté de médecine. Jusque-là, celles-ci devaient frapper à la porte de différentes institutions du continent. L'une d'elles se trouvait à Montréal, rue Ontario, à l'angle de la rue Jeanne-Mance : l'Université Bishop.

Disons tout de suite que cette université était déjà située à Lennoxville, et c'est là que la décision fut prise de créer à Montréal une faculté

de médecine, dans un esprit de constructive concurrence à l'égard de McGill.

Dès que l'on apprit que McGill refusait d'admettre des candidates à l'étude de la médecine, Bishop offrit de les recevoir. Le 31 mars 1891, lors de la remise des diplômes aux finissants, le docteur J. Bradford McConnell, professeur de pathologie, dit que ce jour demeurerait une importante étape puisque, pour la première fois, une femme figurait au nombre des étudiants ayant terminé avec succès leur cours de médecine. Elle se nommait Grace Ritchie.

Elle avait décroché un diplôme de la faculté des arts de McGill, mais on avait ensuite refusé de l'admettre en médecine, d'où sa décision de s'inscrire à Bishop après un crochet par Kingston.

Grace Ritchie fut la première femme à obtenir un diplôme en médecine au Québec. En 1897, elle épousa le docteur Frank Richardson England, qui était professeur de chirurgie.

Angiola RIZZARDO – Sœur Angèle

● UNE RELIGIEUSE QUI FAIT VIBRER NOS PAPILLES GUSTATIVES

Il ne semble pas facile de déterminer qui fut la première femme, au Québec, à devenir chef de cuisine. Beaucoup l'ont étudiée, la cuisine, la plupart grâce à l'Institut de tourisme et d'hôtellerie du Québec. Leur formation leur a permis de se présenter sur le marché du travail à divers titres : enseignement, gestion, diététique, etc. Mais combien ont relevé le défi d'affronter les fourneaux ?

Car il faut beaucoup de force physique pour soulever un énorme rôti dans une brûlante lèchefrite ! Pourtant, certaines l'ont fait, modestement, par amour du métier. L'auteur de ces lignes se souvient des succulents plats traditionnels qu'il a dégustés pendant des années à l'Auberge des Érables, à Montmagny, alors qu'il faisait route, le vendredi soir, vers les Trois-Pistoles. Un cordon-bleu féminin y était préposé aux cuisines.

Au moment où ces lignes sont écrites, seulement trois femmes figurent dans les rangs de l'Association des chefs cuisiniers du Québec, dont Angiola Rizzardo.

Née à Venise, elle est arrivée au Québec en 1955 dans le seul but de venir en aide à sa sœur, une mère de trois enfants. Elle décida d'y élire domicile, d'apprendre le français et d'inviter sa famille à venir l'y rejoindre. En 1956, elle devenait membre d'une autre famille : celle de la Congrégation Notre-Dame du Bon-Conseil, de Montréal.

Depuis lors, Sœur Angèle n'a jamais renoncé à sa toque. Fille d'un chef cuisinier, elle travaillait dans un restaurant, dès l'âge de douze ans, pour payer ses études. En 1978, elle devint professeur d'art culinaire au service de l'éducation des adultes de l'Institut de tourisme et d'hô-

tellerie et, en 1983, s'intégrait à l'équipe du centre de recherches technologiques de ce même institut, dont le mandat d'aide à la petite et moyenne entreprise en hôtellerie, en restauration et en tourisme l'amena à contribuer avec cette équipe à la constitution d'un répertoire de 6 000 recettes standardisées dignes d'émoustiller les papilles gustatives des Québécois...et des autres.

Qu'on ne me parle pas de la justice des femmes, alors qu'elles ont tout pour réussir, dit Sœur Angèle. Quant on veut, on peut !

Marguerite de ROBERVAL

● CE FUT SANS DOUTE NOTRE PREMIER ROMAN D'AMOUR

Elle fut sûrement la première blanche, dans notre hémisphère, à encourir une punition pour avoir *fauté*. Et quelle barbare punition !

Il y eut différentes versions de ce drame, mais les historiens retiennent surtout celle du moine André Thévet, historiographe et cosmographe du roi, qui rencontra personnellement Marguerite de Roberval. Mais, qui était-elle ? La propre nièce de Jean-François de la Rocque, sieur de Roberval, un vieil ami de François I^{er}, qui le nomma son *lieutenant général au pays de Canada* et le chargea d'établir un poste permanent dans ce lointain territoire dont Jacques Cartier avait pris possession en 1534.

Quand il largua les voiles, à La Rochelle, à la mi-avril 1542, le sieur de Roberval prit sa nièce à son bord. Pendant la longue traversée, Marguerite se laissa courtiser par un gentilhomme pendant que sa servante, Damienne, aussi gaillarde que libertine, faisait le guet. Mais l'oncle, qui ne transigeait pas avec la morale, les surprit tout de même. Quand le voilier s'approcha des côtes du Labrador, il abandonna sa nièce et la servante dans une île déserte ; le séducteur, galant, se précipita dans l'embarcation pour partager le sort de sa dulcinée.

Au début, tout se passa plutôt bien. Le gentilhomme chassait les bêtes pour leur chair et leur fourrure, mais il mourut pour avoir bu de la *mauvaise eau*. Marguerite l'ensevelit, aidée de la fidèle Damienne. Bientôt, elle accouchait d'un mort-né.

Avec l'arquebuse du feu gentilhomme, les deux femmes se débrouillèrent pour survivre. Après quelques mois, Damienne mourait à son tour. Marguerite demeurait seule dans son île des Démons — que l'on appellera plus tard île de la Demoiselle pour perpétuer son souvenir.

Seul la soutenait le *Nouveau Testament*, qu'elle avait apporté en quittant le vaisseau de son oncle.

Un an après la mort de Damienne, près de deux ans et demi s'étant écoulés depuis son abandon, un bateau breton venu pêcher la morue dans les parages la recueillit et la ramena en France. Elle regagna son village natal de Nontron, en Dordogne, et y finit ses jours comme maîtresse d'école.

La réalité n'est-elle pas souvent plus incroyable que la fiction ?

Marie-Élisabeth ROCBERT DE LA MORANDIÈRE-BÉGON

● LA MADAME DE SÉVIGNÉ DE LA NOUVELLE-FRANCE

La première *grande dame* née à Montréal ? Peut-être. Fille d'Étienne Rocbert de la Morandière, garde-magasin du roi, elle épousa Claude-Michel Bégon, qui appartenait à une des grandes familles de France.

Claude-Michel était le frère de l'intendant de la Nouvelle-France, Michel Bégon, tous deux fils de... Michel Bégon, le célèbre intendant de la Marine à Rochefort dont le botaniste Plumier donna le nom aux... bégonias.

Claude-Michel était enseigne de vaisseau lors de son premier séjour en Nouvelle-France et il y avait connu Étienne Rocbert ; c'était en 1711. L'année suivante, il revenait dans la colonie pour y poursuivre sa carrière. Et comme il n'existait pas encore de casernes à Montréal, c'est chez les Rocbert qu'il logea. *Ses multiples blessures de guerre, dont un œil crevé et des doigts mutilés*, souligne charitablement l'une de ses biographies, *ne lui avaient pas enlevé toute séduction, puisqu'il ne tarda pas à conquérir le cœur d'Élisabeth, et tous deux décidèrent de s'épouser le plus tôt possible* (Cf. Céline Dupré, *Dictionnaire biographique du Canada*).

Claude-Michel Bégon fut successivement major de Québec, lieutenant de roi aux Trois-Rivières et à Montréal, puis gouverneur des Trois-Rivières. C'est dire que son épouse eut l'occasion de bien connaître la petite société de la Nouvelle-France.

Leur fille, Marie-Catherine-Élisabeth, épousa Honoré-Michel de Villebois, mais elle mourut après trois ans de mariage. Puis, le sieur de Villebois partit pour la Louisiane. Devenue veuve à son tour, Mme Bégon entreprit en 1748 une correspondance soutenue avec son gendre, qui ne se termina qu'à la mort de celui-ci. La plupart de ses lettres ont la forme d'un journal, de sorte qu'elles constituent une véritable chronique de la vie en Nouvelle-France. Elles ont été conservées aux Archives nationales de France et le *Rapport de l'archiviste de la province de Québec pour 1934-35* en a livré le contenu.

Mme Bégon mourut à Rochefort en 1755. C'était une fort jolie femme, aussi spirituelle que raffinée. Sa plume s'est faite le miroir de son temps.

Marie ROLLET-HÉBERT/HUBOU

● LA PIONNIÈRE...DE NOS PIONNIÈRES

Elle ne fut pas la première femme à Québec. Une autre l'avait précédée, Marguerite Vienne, venue avec son mari, Michel Colin, en 1616. Celui-ci mourut quelques jours après son arrivée et moins de quatre mois plus tard, son épouse le suivait dans la tombe.